REMARQUES
SUR LE
MILITAIRE.

CANCELL:
MARTISB:
1771.

REMARQUES
SUR LE
MILITAIRE
DES TURCS
ET
SUR LA FAÇON
DE
LES COMBATTRE

PAR
MR. DE W***
GENERAL-MAJOR DE CAV. AU S. DU ROY ET DE LA REP. DE POL. AIDE DE CAMP. GEN. DE S. M. ET CHEVALIER DE L'ORDRE MILITAIRE POUR LE MERITE DE PRUSSE.

A' LEIPSIC ET A' DRESDE,
DANS LA LIBRAIRIE DE MICHEL GROELL.
1770.

L 89,

Avant propos.

Cet ouvrage, que je n'avois d'abord fait, que pour m'amuser dans l'oisiveté forcée où je me suis trouvé pendant quelques années, ne devoit point être rendu public; ce n'étoit proprement qu'un brouillon, que je n'avois jamais copié. La Porte Ottomanne ayant declaré la guerre à la Russie, le Prince *Repnin*, sachant que j'avois écrit sur le militaire Turc, desira le lire, et en a fait

tirer une copie. Mr. *de Seydlitz*, General de Cavallerie Pruſſienne, lequel m'honnore de ſon éſtime et amitié, voulut auſſi l'avoir. Je le lui ai envoié tel qu'il étoit. Aprés l'avoir lu, il mécrivit, qu'il n'y avoit rien à ajouter, et qu'il ſouhaitteroit en être l'auteur. Je ne ſais dans quelles mains il a remis cette brochure, mais il eſt certain qu'elle a été traduitte en allemand et imprimée a Breslau, à ſon inſçu et au mien, dont je n'ai pas lieu d'être tout a fait contant, quoy que ce grand homme m'aſſure que cela me fait honneur.

La

La traduction allemande n'est pourtant pas de mon gout, il me paroit meme que j'y perds; me voila donc devenu auteur malgré moy, pour soutenir l'approbation que l'on donne à mon ouvrage. J'ay cru devoir le corriger et le rendre plus intelligible, comme aussi le donner au public en Francois et en Polonnois; sur tout dans la premiere langue, l'allemande n'étant d'usage que dans les pays du nord. Avant que de le faire, j'en ay demandé la permission, ou je le devois. J'ay été d'autant plus excité, qu'un

Prince, qui cherche de retablir la diſcipline militaire dans ſa patrie, l'a exigé; et j'eſpere que l'on le trouvera tel, que, pourvu que l'on ſache, ce que c'eſt qu'un battaillon et un eſcadron, l'on entrera ſans peine dans mes idées: de plus je prouverai par quelques evenements de la campagne, qui finit, que tout ce que j'ay avancé ſe trouve confirmé.

L'Auteur.

Mar-

Marsigli a donné une description exacte de l'état militaire des Turcs: mais il ne s'est pas assez étendu sur leur façon de combattre. L'on trouve dans son ouvrage tout ce qui regarde leur castrametation, de façon que je ne toucherai que légérement cet article, non plus que ce qui regarde les mesures, qu'ils prennent pour la sureté de leur camp! Comme l'Empire Ottoman est gouverné avec beaucoup de tyrannie, il devient insensiblement un desert, ses forces se minent d'elles même, sans avoir besoin pour cela de guerre. L'on sait que la peste, contre laquelle l'on ne prend aucunes mesures, y fait des ravages continuels, et que la jalousie des Turcs oblige de faire beaucoup d'Eunuques. Autrefois les courses des Tartares contribuoient si non à repeupleur, du

moins à empecher le païs de se depeupler entiérement, mais il y a plus de trente ans qu'ils n'osent se bouger, de façon que ce grand Empire est moins peuplé que jamais. Les Voyageurs modernes en pourront dire des nouvelles.

La barbarie, avec laquelle l'on faisoit mourir les Princes du sang Ottoman, pour empecher les rebellions, a à la verité cessé, ou du moins n'est plus si usitée: mais l'on les eléve entre quatre murailles et leur donne pour compagnie trois ou quatre vieilles femmes, que l'on juge hors d'age d'avoir des enfans. Dans cette prison, par principe de religion ou par ancienne coutume, ils exercent un métier, comme, de faire des fleches, de travailler au tour, faire des turbans etc. Osman IIIme faisoit très proprement des babouches ou pantoufles. De plus, l'on leur apprend à se laver, et prier conformement aux preceptes de l'alcoran, dont on leur explique les mystéres. Ils apprennent aussi l'arabe, qui est leur langue savante, et voilà toute leur science.

L'on

L'on voit, qu'avec une telle éducation celui, qui monte sur le trône, ne se connoissant pas soi-même, mangue par consequent de toutes les qualités necessaires pour gouverner un si vaste Empire.

Les Turcs font à present rarement la guerre, et s'ils la font, ils évitent de la tirer en longueur; une ou deux campagnes les en degoutent, et alors ils recherchent la paix, à moins que quelque puissance étrangere n'employe le verd et le sec pour les en detourner; comme fit la France avant la paix de Carlowitz. Il est vrai, qu'avant le dernier siége de Vienne, ils avoient fait des grandes conquêtes: mais c'étoit presque toujours en tems de tréve ou par surprise. Les Commandans des frontiéres agissoient de leur chef sans ordre, dès qu'ils en avoient l'occasion. L'on étoit obligé de fermer les yeux, et les armées que l'on leur opposoit étoient mal composées, peu nombreuses, levées à la hate, mal payées, qui entroient fort tard en campagne et en sortoient de bonne heure; l'artillerie etoit peu nombreuse et mal servie; les Ingenieurs etoient de même trempe: et l'on a vu souvent l'ar-

mée Imperiale déperir faute de magazins, de vivres et de munitions. Dans ce temps les Turcs etoient plus aguerris qu'à present. Leurs Empereurs commandoient souvent en personne l'armée et ne la laissoient manquer de rien, et ils étoient du double superieurs en nombre à leurs ennemis, et même plus. Leur sabre etoit rèdoutable aux Allemands, qui alors etoient mal exercés, mal armés, levés à la hate; les bayonettes leurs etoient inconnues; le feu de leur Infanterie etoit lent et foible, puisque ils avoient des piguiers, arme peu utile vis à vis d'un ennemi, que l'on veut battre avec des armes à feu et selon *Montecuculli* de pied ferme, sans faire aucun mouvement, crainte de desordre.

Les Allemands ne faisoient jamais de Campagne d'hyver. A la fin de Septembre leur armée se retiroit, l'on en congedioit par ménage la plus grande partie, et au Printems suivant l'on faisoit de nouvelles levées; de plus ils laissoient des intervalles entre les bataillons et éſquadrons, ce qui donnoit aux Turcs, vû leur superiorité et légérete, la facilité d'y penetrer

trer et de prendre en flanc les mêmes trouppes. Le Prince Louis de Baden eſt le premier, qui les a abolies vis à vis des Turcs et avec grande raiſon, et par-là a fait voir l'avantage, qu'il y a de les combattre en Phalange ou muraille; auſſi depuis lors ont ils preſque toujours eû du deſſous. Il eſt étonnant, que de la façon, que l'on a agi avant la fin du dernier ſiécle contre ces barbares, ils n'ayent pas fait la conquête de l'Allemagne. Ils faiſoient des ſiéges et prenoient des places, tandis qu'à Vienne et a Ratisbonne l'on deliberoit ſur ce que l'on leur oppoſeroit, où l'on prendroit de l'argent et des ſoldats etc. La moitié de l'Eté etoit ecoulée avant que l'on eût raſſemblé dix ou douze mille hommes du rebut de l'Allemagne et de l'Italie, ſurtout pour former l'Infanterie; c'eſt ce, dont *Montecuculli* ſe plaint.

Depuis le commencement du ſiécle où nous vivons, les puiſſances chretiénnes ont mis leur militaire dans un état plus reſpectable; elles y ont introduit une bonne diſcipline, leurs trouppes ſont bien armées et mieux exercées.

Les

Les Turcs au contraire n'ont rien changé dans leur tactique, depuis le grand Soliman, si non qu'ils ont pris l'usage des armes à feu, au lieu d'arcs & de fleches, dont plusieurs Asiatiques se servoient encore dans la derniere guerre. L'armée Turque est toute composée de trouppes légeres, tant à pied qu'à cheval. On ne peut nommer Infanterie de campagne proprement que les *Janissaires*, dont depuis cent ans le nombre est bien diminué, et à present ils vivent plûtôt en bourgois qu'en soldats, dont à peine peut on excepter ceux que l'on nomme *Janissaires de la Porte*, et ont leurs quartiers dans les grandes villes, surtout à Constantinople et Adrianople. Les derniers vivent dans des Cazernes ou Chambrées, que l'on nomme Oda, et ne souffrent parmi eux aucunes femmes. Leur discipline est toute differente de celle de nos trouppes.

L'on compte dans tout l'Empire Ottoman 162 regiments, ou trouppes, ou Oda de Janissaires, qui ne sont pas de même force. Avant qu'ils eussent perdu la Hongrie, il y en avoit davantage. De chaque

que corps il y en a toujours une certaine quantité à Constantinople; et ils se distinguent entre eux par des noms, qui marquent le service, qu'ils font en tems de paix. L'on peut sur cela voir *Marsigli*. Mais en campagne ils ne font qu'un corps, et ont les mêmes armes. Chaque regiment a aussi, pour distinction, sur ses tentes une marque particuliére; comme un certain oiseau, une epée, une main, un turban etc. comme nous avons nos armes: mais ce n'est qu'au commencement d'une guerre; car si ces tentes sont une fois perdues: l'on leur en donne d'autres, sans ces marques de distinction. L'on sait que *Janiziari*, que nous nommons *Janissaire* signifie nouveau Soldat. Lorsque l'on en engage un dans le corps, le Lieutenant de la compagnie lui donne un soufflet pour marque de son autorité.

Ceux, qui sont de service à la Porte, sont payés du tresor de l'Empereur, mais les autres recoivent leurs gages de l'endroit, où est le quartier ordinaire, que nous nommons *l'Etat-Major*, en allemand *Stabs-Quartier*. Plusieurs l'ont à Constanti-

stantinople même. S'il se trouve quelque Janissaire marié, il n'ose loger avec sa femme dans les Cazernes, et il lui est permis de prendre un logis en ville.

Il faut bien distinguer les Janissaires de la Porte avec ceux, qui sont attachés pour toujours à des places. Ceux-ci ont, pour ainsi dire, usurpé ce nom et ne marchent point en campagne, au moins bien rarement. Ce sont des Miliciens, dont la plûspart servent sans paye; et ne sortent guéres de leur maison: mais ils jouissent de tous les Privileges attachés au corps des Janissaires, dans lequel ils sont inscrits. La distinction entre eux et les premiers est, que les vrais Janissaires ne portent que des moustaches, et les autres, qui sont presque tous mariés et bourgois des villes, ont des longues barbes; ce qui parmi eux est une marque respectable.

Si tout ce qui porte le nom de Janissaire marchoit, cela feroit un corps de 150000 hommes et au dela: mais dans leur plus beau temps, avant qu'on les eût diminués, l'on n'en a jamais vû plus de 40000 en Campagne, et il n'y en a plus, qui reçoivent solde. Tout le reste consiste

en

en bourgois, ouvriers de toute espéce, et quelques Miliciens des gouvernements, qui comme je l'ai dit, achetent ou usurpent ce nom, pour jouir des franchises attachées à ce corps, lesquelles ne sont pas petites. Car outre qu'un Janissaire peut exercer toute sorte de commerce et de métier, sans pouvoir être gené par le Officiers de l'état civil: il ne peut étre chatié, que par ceux de son corps, et ne dépend que d'eux et du Bassa ou Général qui commande en chef. Au cas, qu'une place, où se trouvent ces prétendus ou titulaires Janissaires, se trouve assiegée, ils sont alors obligés de la defendre. Il est vrai que les autres Turcs, sans étre soldats, en font autant, avec cette difference, que les derniers ne dependent que de leur bonne volonté.

Les Janissaires, selon leur institution, ne devroient ni se marier ni exercer aucun negoce ou metier: mais avant la paix de Carlowitz ce corps fut si souvent detruit, que personne ne vouloit plus s'y engager; et pourtant il falloit avoir des Janissaires, et pour en trouver l'on leur permit l'un et l'autre, et

même

même d'être payés morts aprés la paix faite; cela ne produisit pourtant pas alors un grand effet, et à peine la Porte en pût elle envoyer 12000 en Campagne.

L'on accuse, et je crois avec raison, les Janissaires d'etre attachés à une secte établie, dit on, par leur fondateur, et qui s'accorde mieux à leur vie militaire que le simple Halisma; ils vont peu ou point à la Mecque; ils frequentent les Mosquées seulement lorsqu'ils y sont obligés, et cela dans leurs Cazernes; ils sont moins attentifs à faire leurs ablutions, que les autres Musulmans. Bref, ils font le service divin fort cavaliérement, et ils s'enyvrent de vin et d'eau de vie quand ils en trouvent. Il y a environ 60 ans qu'il est defendu aux Janissaires de porter des armes dans Constantinople, ou ils montent la garde avec des grands bourdons: mais dans les Provinces un Janissaire ne sort guéres, sans avoir un sabre ou grand couteau ou coté, et un ou deux Pistolets dans la ceinture; et si le Bassa qui y commande n'a pas à ses ordres assez d'autres soldats, comme Spahis, Asaps etc. pour être plus fort que cette milice insolente,

et

et s'en faire respecter, les chretiens sont à chaque moment exposés à en être insultés et même massacrés. Chez les Janissaires, hormis dans les fonctions de cérémonie, il est difficile de distinguer un Officier subalterne avec le simple soldat. Leur habillement est le même. Ils sont tous tirés du corps, et c'est l'Aga, qui les nomme aux charges, sans observer d'ancienneté.

L'*Aga* ou *Colonel-Général* des Janissaires a sa demeure à Constantinople. Il est ordinairement Bassa à trois queuës. Chaque regiment ou Oda, ce qui veut plûtôt dire Chambrée, a aussi son chef particulier, qui a sous lui les *Schiourbachi* ou *Capitaines*. Les chefs des chambrées s'appellent *Oda-Bassa;* et quoique ces derniers commandent dans les Cazernes les dites chambrées: si tôt qu'ils marchent, ils dependent, ou pour mieux dire, ils sont les Lieutenants des Schiourbachi, qui alors font la fonction de Capitaine, et par distinction portent sur leurs bonnets une girouette de plumes, que le vent fait tourner de coté et d'autres, comme les Officiers de Houssards Prussiens du

regiment de Ziethen en portoient autrefois en Parade.

Les emplois subalternes repondent assez aux nôtres. Leurs escoüades sont de dix hommes, commandés par un Sergent. J'ai vu un Enseigne de Janissaires conduire des boeufs à la foire de Breslau, sans que ses Camarades le traitassent autrement que de pair. Il se pourroit aussi fort bien, que ce fut un Enseigne *in partibus*, et non des Janissaires de la Porte. Le *Cuisinier* est de tous leurs Officiers celui, qui porte le plus de marques, qui le distinguent du commun; aussi est il fort craint et respecté, et c'est de lui qu'ils reçoivent fort humblement les coups de baton, qu'il veut bien leur donner, et qui ne doivent pas passer 40 dans un jour. Cette soumission vient de ce qu'ils pretendent, qu'on doit se laisser chatier sans murmure par celui, de qui l'on est nourri. Ces marques de distinction, qui le rendent si respectable, ne consistent ni en plumets ni en echarpe, mais en un habit de cuir, qui a une grande queuë, portée en Cérémonie par deux hommes, à cause de sa pesanteur, le tout cou-

couvert des cuilléres, couteaux, plats, caſſeroles et autres inſtruments de cuiſine d'argent, auxquels par relief l'on adjoute pluſieurs clochettes du même métal. Sans l'aide de ſes Pages il ne pourroit pas ſe remuer.

En ceremonie les Janiſſaires portent des bonnets fort longs et larges en haut, dont les coins finiſſent en cornes courtes, d'où il pend une queuë fort large et longue, comme une manche, d'où l'on pretend qu'elle tire ſon origine. Ils reſſemblent aſſez aux bonnets de nos grenadiers du ſiécle paſſé; ils ont devant un tuiau de cuivre jaune ou de laiton, pour y mettre une plume comme les Schiourbachi; mais ce tuiau n'eſt pas à cet uſage, car ils n'ont point de plumes.

Quand l'Empereur va à la Moſquée, ils bordent la haye à droite et à gauche, et le ſaluent en s'inclinant un peu de coté. En campagne et hors de céremonie ils portent des turbans légers de toile groſſiére et non de fine, comme les autres Turcs. Ils portent auſſi quelquefois des bonnets tartares; mais leur plus grande

distinction consiste dans un petit collet cousu à leur habit, lequel l'on leur arrache, si l'on les chasse du corps.

Si un Janissaire est condamné à la mort: l'on l'étrangle et le fourre dans un sac, où l'on a mis des pierres pour le rendre pesant, et l'on le jette dans la mer. A Constantinople l'on ne l'honore plus d'un coup de canon: mais cela se pratique encore dans les autres endroits. Depuis qu'on a accordé à ce corps les privileges, dont j'ai parlé, il a fort dégéneré, et il y a peu de Janissaire, qui souhaite dans son coeur la guerre.

Une *Horta* ou Compagnie est de 70. hommes, sans leurs Officiers. Il est défendu d'y recevoir ni Egyptiens ni Arabes, autant mepriſés des Turcs les uns que les autres.

Les armes des Janissaires consistent dans un fusil long et pesant à crosse courte, comme ceux, que les Croates avoient les guerres précedentes. Ils sont de bonne trempe, de même que leurs armes blanches. Ils ont un sabre court, et outre cela un couteau, presque aussi long, et un pisto-

let

let dans la ceinture, s'ils sont assez riches pour cela; le bout du manche du couteau est fourchu. Quelqu'uns, au moins ceux de Constantinople ont des gargoussiéres à la Polonoise; d'autres n'ont qu'un petit sac de cuir, où ils mettent des bales ou plutôt du plomb haché en lingots, avec un cornet à poudre. La balle est chassée avec force dans le canon du fusil, ce qui fait, qu'ils chargent fort lentement. En temps de paix ces armes, au moins à Constantinople, sont dans un Magazin, sous la garde d'un Officier, qui repond aux Capitaines d'armes des Russes, et lequel les leur distribue, quand la guerre est resolue. L'on permet aussi quelquefois aux Janissaires de tirer au blanc; ils s'exercent aussi à lancer des batons et à tourner le sabre en moulinet. Quand la guerre est declarée, l'on arbore le pretendu étendart de Mahomet avec des queuës de cheval, et l'on pose devant les Casernes des Janissaires de grosses chaudiéres. Ces signes belliqueux restent six semaines exposés. Ensuite le *Grand-Vizir* va camper dans la plaine de *David Bacha*, si la guerre se fait en Europe, où les trouppes qui vien-

nent d'Asie et de Constantinople se rassemblent, et où les Ministres étrangéres viennent prendre congé de lui. Il y séjourne quelquefoi six semaines. Si l'armée se trouve en marche, quand le *Ramazan* ou grand carême commence, comme aussi le *Beyram* ou Paques: elle fait halte pour le célebrer, ensuite elle continue sa marche, jusqu'à un endroit propre à donner le verd aux chevaux, pendant 21. jours; ce qui demande bien du tems et fait, que les Turcs entrent tard en Campagne, au moins leur grande armée. Ils ne marchent pas en rang, comme nous, mais chaque troupe le fait ensemble sans se meler avec d'autre, et le Capitaine est derriére, pour avoir ses gens sous ses yeux. Quand ils campent, chaque corps forme un rond particulier, et il y a si peu d'ordre dans leur façon de tendre leurs tentes, que de nuit il est impossible d'en sortir sans heurter contre les cordes. Leurs tentes sont rondes et finissent en pains de sucre, ou piramide. Le Grand-Seigneur entretient pour chaque tente un cheval et un valet pour le Seigner. Les Janissaires ont des manteaux, et au lieu de

tapis,

tapis, des peaux de mouton, qui s' affermiſſent avec des picquets de tente.

Le Grand Seigneur fournit auſſi des vivres aux Janiſſaires, au lieu que les autres trouppes ſe pourvoient elles-même par des entrepreneurs, ou les reçoivent argent content des magazins; mais on leur donne le charoi gratis. Les Turcs vivent en campagne fort ſobrement; les Janiſſaires mangent en Chambrées. Leur meilleur repas conſiſte en ris et mouton, qu' ils nomment *Pilau:* mais il leur faut toujour du pain frais, et s' il ſe peut, du même jour; ſi non, ils murmurent. Le biſcuit n' eſt que pour la grande neceſſité; de plus il leur faut du caffé et du tabac. Leur boiſſon eſt de l' eau pure, dont ils avalent aprés le repas préſque autant qu' un cheval. Il faut dire en paſſant, qu' aucun Monarque ne depenſe tant d' argent pour les magazins, que le grand Seigneur; ils ſont immenſes. Auſſi les fraix de la guerre ſont ils chez lui immenſes.

Quand on attaque les Janiſſaires dans un endroit, où ils ont eû le temps de ſe poſter et de s' étendre, on les y trouve

comme en batterie; comme cela arriva à *Krotzka*, où ils etoient dans des vignes, soutenues par des petites murailles en amphitheatre; alors il plantent leurs grands couteaux en terre et appugent leur fusil sur le manche, qui est fourchu, ce qui leur donne la comodité de bien viser et tirer juste. Leurs armes à feu portent plus loin que les nôtres. Il est dangereux de les attaquer dans un tel poste, et ils ne quittent alors pas sitôt la partie. En plaine ils courent en gros troupeaux à l'ennemi; les enfans perdus sont à la tete: et comme ils ne tiennent aucun rang, il n'y a que les premiers qui puissent faire leur decharge. Ils ont le sabre ou couteau dans la main droite, et le fusil devant la tête dans la gauche, pour ecarter les coups de bayonettes et d'epée, que l'on leur porte. Les derniers mettent ordinairement le fusil en bandouillere. Quelqu'uns prennent aussi le pan de leurs vestes et culottes dans les dents, lesquelles sont fort amples et incommodes; et ils tombent, comme des taureaux, tête baissée, sur leurs ennemis, criant de toute leur force, *Alla*, *Alla:* Dieu, Dieu.

C'est

C'est une pure fable que de dire, qu'ils attaquent en triangle ou pointe: mais voici ce qui en est. L'on sait, que dans toutes les armées du monde il y a moins de temeraires, que d'autres, et que tous les hommes ne courent pas egalement vîte: ainsi, quand ces barbares avancent, il paroit que ce soit en pointe ou triangle, et qu'ils forment le *caput porcidum* de *Vegéce*. De cette façon ils peuvent bien entrer dans une trouppe et la rompre; car les prémiers sont poussés par ceux, qui les suivent, de façon, qu'ils ne peuvent ni réculer ni même s'arreter; d'ailleurs ils sont aussi épais et resserrés, qu'un troupeau de brebis, auquel de loin ils ressemblent assez, à cause de leurs turbans blancs: mais il est bien facile, selon la maxime, que je proposerai, de rendre leur bravoure et impetuosité inutile.

Voilà la seconde, maniére dont les Janissaires combattent. Ils n'ont aucun rang ni d'autres intervalles, que celles, que le hazard produit entre les differens corps. Leur ordre de bataille et leur code militaire est reglé par un livre nommé: *Le canon de Soliman*. Il est fort rare: mais on le trouve a Varsovie. L'on

peut sur cet article lire *Cantemir*. *Montecuculli* dit, que l'on ne réleve jamais les Janissaires dans la tranchée; ce qu'il ne faut point prendre au pied de la lettre. Il est vrai, que quand l'ouverture s'en fait, leur Aga les y conduit en personne, au bruit de la Musique et drapeaux deployés, et ils y restent jusques à ce qu'ils soient à couvert du feu de la Place, ce qui peut durer deux ou trois jours.

Quand les Turcs veulent commencer un siége de consequence, l'on choisit parmi les Janissaires quelques mille hommes de bonne volonté, qui ne soient point mariés et temoignent désirer de gagner le Paradis, que Mahomet a promis a ceux, qui mouriront les armes à la main. L'on augmente leurs appointements, et le siége fini, ils sont, s'ils veulent, payés morts, et l'on ne peut plus les obliger de marcher. Les volontaires ou enfans perdus ne sortent plus de la tranchée, où l'on leur porte à une heure reglée une fois par jour leur manger, et ils s'y font sous le revers des niches, pour se mettre à couvert des bombes, des pierres et de la pluye. Chacun a son petit chauderon avec une caffe-

caffetiére. On leur fournit du bois, pour faire du feu ou du charbon, et ils font leur caffé et fument leur pipe fort tranquillement. C'eſt eux, qui couvrent les travailleurs, et ne changent leur place, qu'à meſure, que les ouvrages avancent; car ils doivent toujour être à la tête. Je ne trouve pas les tranchées des Turcs tout à fait, comme *Marſigli* nous les depeint; peut etre changent ils leur façon de les conduire, ſelon la volonté de leurs Ingenieurs. Leurs ouvrages réſſemblent à des demi-cercles, ou plutôt à des fers de cheval, rangés l'un devant l'autre, et joints par les extremités ou talons, et communiquans à une eſpece de tranchée, tirée obliquement, ſans etre enfilée, laquelle aboutit ordinairement à un epaulement fort élevé; les foſſes ou les boyaux ſont creuſés de leur coté en talus, pour pouvoir y deſcentre facilement. On en trouve la deſcription dans pluſieurs auteurs, et ſurtout dans le journal de ſiege de *Candie*, par le fameux *Rimpler*.

Soit dans le camp, ſoit dans la tranchée, l'on donne après le ſoleil couché un ſignal de la priere, et tous crient:

Alla

Alla etc. Enſuite l'on fait une décharge generale d'artillerie et de mouſqueterie. Au reſte il regne chez eux une grande tranquillité.

Dans leur ordre de bataille ou camp, chaque regiment de Janiſſaires eſt ſeparé des autres: mais déſqu'ils veulent faire un effort ſur un éndroit fixé, comme ſur une aile ou redoute, les Odas ſe reſſerrent et ſe mettent trois, quatre et même plus, l'une derriére l'autre, en maſſe ou éſpéce de colonne informe, et il reſte à peine quelques centaines d'hommes dans les intervalles que ce mouvement produit. Dans la plaine, l'Infanterie turque eſt au centre, et la Cavallerie aux ailes comme chez nous.

Les *Pacha* ou *Baſſa* ſont leurs Generaux et ſe diſtinguent par la quantité de queuës de cheval, que l'on porte devant eux, en guiſe d'étendart, et qui monte juſqu'à *trois*. Le *dernier* nombre deſigne un *Général en chef*, *deux* un *Lieutenant General*, et *une* un *General-Major*. Les charges de *Beglerbeg* ou Vice-Roi ou *Sangiacs* ſont affectées à certains gouvernements, et ſont entre les mains des Baſſas.

Seras-

Seraskier veut dire Commandant-Général. L'on donne ce titre à celui qui commande un corps. Quand l'Armée est en Europe, le Bassa de *Romelie* en est le Seraskier né.

Le *Grand Vizir* est le premier Ministre, et en même temps Généralissime de tout l'Empire Ottoman. Il a quatre queuës de cheval: c'est un Poste bien dangereux. Le *Topigi-Bassa* est le *Général d'Artillerie.* Il a ordinairement trois queuës. Il y a aussi un chef des Bombardiers. Celui qui l'est à présant, est un fils de Bonneval, qu'il a eu d'une Italienne. Le *Capudan-Bassa* est le *Grand-Admiral.*

Il faut bien distinguer les mots de *Bassa* ou *Pacha* d'avec *Bacha;* ce dernier signifie, *Monsieur*, et ne devroit se donner qu'aux gens de guerre: mais par abus tous les Turcs se le donnent reciproquement, s'estimants être tous militaires, à peu près de la même façon, que chez nous chacun désire de porter une dragonne à son épée. *Effendi* ne devroit se donner qu'aux gens de robe; ce mot veut dire, *Homme de loi, Juge*, et on le prend aussi pour *Seigneur.* Les Turcs d'Alger,

d'Alger, même les simples Janissaires, se font appeller par les naturels du païs Effendis.

Les *Arnautes* sont des miliciens de Bosnie, Albanie et Macedoine, la plus part à pied; on les conte parmi les volontaires. Ils servent par Capitulation. Autrefois les Turcs avoient en Hongrie un corps de milice perpetuelle, qui pouvoit monter à 24000 hommes, tous natifs ou établis dans ce païs. Comme ils l'ont perdu: cette milice est éteinte, et l'on l'a supplée par des Arnautes, mais avec moins de dépense. Ceux-ci se lévent de cette façon: un officier Turc propose de léver un corps de huit à dix mille hommes, qu'il armera et éntretiendra à raison de dix ecus par mois pour chaque homme; et cette capitulation est ordinairement pour une campagne ou cinq mois. Si l'on en a encore besoin: l'on renouvelle la capitulation. L'an 1739 l'on les envoya contre les Russes. Il se trouva parmi eux des chretiens. Leurs armes sont comme celles des Janissaires, et ils ressemblent en tout aux anciens Pandoures de *Trenk*.

Ils

Ils parlent aussi la langue Illyrienne, qui leur est naturelle. L'on en tient en temps de guerre dans les garnisons. A l'armée ils ne font point corps avec les Janissaires. Comme il se trouve parmi eux de bons tireurs, les Turcs dans les païs coupés s'en servent, pour couvrir leurs flancs et tirer sur ceux de l'ennemi, comme il arriva à la bataille d'*Essek*; et ce n'etoit point des Janissaires, comme le Marechal de *Villars* le dit dans ses mémoires. Ceux-ci restent en corps avec leur Aga.

Il y a toujours quelques vrais Janissaires dans les fortéresses, moins pour les défendre, que pour avoir l'oeil sur ceux, qui en composent les garnisons, à fin qu'ils fassent leur devoir. Les Janissaires de la Porte sont ordinairement de belle taille, et l'esprit du corps les rend courageux. Les Asiatiques sont très mauvais piétons, mais ceux des provinces, qui confinent à la Hongrie, sont robustes, accoutumés à la fatique et à grimper les montagnes, comme les Croates, Lycaniens et Morlaques leurs voisins. Malgré ces avantages, leur façon de combattre est à present très mépriſable. Ils ne gardent

dent point de rang, point de division, en un mot aucun ordre. Que peut on esperer d'un tel corps qui ne sçait ce que c'est qu'exercice et mouvement militaire, et qui au premier sujet de mécontentement se souleve contre ses Généraux et les massacre. On les oblige de livrer bataille sans rime ni raison, comme l'on en a plusieurs exemples et même pendant la campagne presente 1769.

Autrefois le corps des Janissaires étoit tout composé d'enfans nés chretiens, que leurs parens livroient fort jeunes en place de tribut; la plûspart ne savoient qu'ils etoient. Mais depuis, que les Turcs, naturellement paresseux, veulent eux-mêmes servïr dans ce corps, pour avoir de quoi vivre, et jouir des Privileges, qui y sont attachés: cette façon de les récruter a cessé, quoiqu'à la verité il s'y en trouve encore plusieurs ainsi levés, que l'on oblige les parens de donner, lorsque tout autre moyen de payer le tribut leur manque; mais cela est rare.

C'est dans les camps que les Turcs cherchent d'étaler leur magnificence, sur tout au commencement de la guerre et quand ils ont vent en poupe. L'on prétend

tend, que, depuis 80 ans, ils ne portent plus tant de richeſſes en campagne. Les grandes pertes, qu'ils ont faites depuis lors, les ont rendu, ſur cet article, plus ſage; cependant il regne encore plus de luxe dans leurs equipages, que dans ceux des autres armées. Il n'y a que les plus grands officiers, qui prennent des femmes à l'armée, et même rarement; la plus-part, étant adonnés au vice contre nature, y ſuppléent par de jeunes garçons. Cette enorme vilenie contribue auſſi beaucoup à la depopulation de leur païs; car l'on ſçait, que ceux, qui y ſont adonés, quand même ils approchent des femmes, ſont peu propres à la propagation du genre humain. Ce n'eſt pas à moi à en chercher la raiſon: mais je crois que c'eſt un chatiment attaché a ce vice.

Les Turcs ſont tous avares, et quelque modique que ſoit leur paye: ils cherchent toujours d'en mettre une partie de coté; et comme outre cela ils ſont trés méfiants: ils portent avec eux, même à l'armée, la plus grande partie de leur argent comptant, ne les croyant pas ſûr dans des mains étrangéres; de façon que, quand

nos soldats aprés une bataille depouillent leurs morts, ils trouvent toujours une bourse assez bien garnie.

Quand ils vont livrer bataille, leurs Généraux ne permettent jamais, qu'on détende le camp; tout reste dans son entier. L'on dit, qu'ils le font, pour ne pas donner lieu aux trouppes de faire de reflexions, et de penser, qu'il y ait du danger de tout perdre. Sont-ils battus, ils pensent plus à se sauver et à leur sureté, qu'à lever leur camp; lequel est ordinairement perdu pour eux. Il est certain, que, si à l'affaire du 9 Septembre de l'année passée l'on les eût poursuivi de près, il se seroient tout de suite retirés, en abandonnant tout; comme ils ont fait après leur defaite du 17 du même mois. Il est à croire, que les Russes n'ont pû dans la premiére action profiter de leur victoire, puisqu'ils reçurent le combat dans leur camp retranché, et que leur corps de bataille consistoit uniquement en Infanterie; toute la Cavallerie étoit bien en arriere. Il y a apparence, que le Prince Gallitzin ne s'attendoit pas à en venir ce jour à une affaire générale.

Quand

Quand les Turcs sont mis en déroute, et que l'on les talonne, les Janissaires cherchent a s'emparer de chevaux ou d'autre monture; ils tuent ceux, qui, étant montés, leur tombent entre les mains, ou ils les jettent en bas; Spahis, Tartares, Volontaires et Valet, tout leur est égal. Ceux-ci, qui savent cela, ne manquent pas de fuir à toute bride, sitôt, qu'ils s'apperçoivent, que les affaires prennent un mauvais tour; car ils craignent plus de tomber entre les mains des Janissaires, qu'entre celle des ennemis; et pour peu, qu'on poursuive la victoire, les Janissaires ainsi abandonnés sont hachés en pieces, comme cela est arrivé à Esseck et à la plûspart des autres batailles, qu'ils ont perdu, de façon, que, si l'on poursuit avec la Cavallerie les Turcs, une fois en deroute, les Janissaires peuvent se compter pour morts.

Chaque Bassa ou haut officier Ture sçait au juste ce qu'il doit mener de troupes au rendez-vous de l'armée. Quand il y arrive, les Janissaires, qui viennent avec lui, vont joindre leur Aga, et dependent de ce moment uniquement de lui, et du Commandant général. Les Bassas

reſtent avec leur Cavallerie et leurs gardes, qui ſont compoſées d'Arnautes, Aſaphes à pied ou Pandoures, gens très fideles, leſquels ils éntretiennent à leurs dépens. Il y a auſſi beaucoup de Volontaires dans l'armée turque, qui ſervent à leurs propres fraix, la plûspart à cheval, parmi leſquels ſe trouvent ordinairement les fils de Baſſas et autrès grands de l'empire. Il y en a, qui y ſont attirés, quelqu'uns par zéle de religion, d'autres dans l'eſperance d'attraper quelque bon *Timar* ou fief, et les plus gueux, qui ſont à pied, pour entrer dans les Janiſſaires. J'expliquerai mieux ce que c'eſt qu'un *Timar*.

C'eſt une grande folie, que de s'imaginer, qu'une armée turque eſt compoſée de deux à trois cens mille combattans. Il faut toujours en rabattre les deux tiers, non compris les Tartares; et quand même il ſe trouveroit deux cens mille Turcs dans une armée, il n'y en aura jamais la moitié qui combattent. Ce qui vient d'arriver en Moldavie, le prouve bien. Le reſte conſiſte en valets, eſclaves, marchands et vivandiers, et pionniers, pour remuër la terre. Et les Baſſas ont eux

seuls plus de suite et de domestiques, que tous les Généraux des armées chretiennes ensemble,

Outre les Volontaires, dont j'ai parlé, presque tous les Turcs des Provinces voisines du théatre de la guerre, viennent à l'armée dans cette qualité, et ne dependent pas même du grand Vizir, non plus que les autres. Ils combattent, quand ils veulent, et s'en vont, quand ils veulent. Cependant la pluspart cherchent et demandent les postes d'honneur, et se distinguent, en allant faire le coup de pistolet, escarmouchant, tachant de couper une tête et l'apporter en pompe au camp. Il s'en trouve même parmi eux, qui imbus d'une prédestination absoluë, viendront donner des coups de sabre à des palissades ou chevaux de frise, etc.: mais ils sont ordinairement payés de leur témerité.

L'Eté régle ordinairement chez les Turcs la durée de la Campagne, puisque alors leurs chevaux ne vivent que d'herbes ou grains fauchés. J'ai dit ailleurs, pourquoi ils y entrent si tard, c'est pour la même raison, qu'ils se retirent de si bonne heure; car où trouveroit-on des magasins de foin et grains, capables de

nourrir longtems plus de deux cens mille chevaux et mulêts ou ânes. En Europe la fin de Septembre termine la Campagne, au moins en Hongrie et dans la Moldavie. Il eſt preſque impoſſible d'y rétenir les Turcs plus longtems, ſi non les Janiſſaires de la Porte, ſoudoyés et nourris du grand Seigneur. Les trouppes d'Aſie veulent aller dans leur pays, pour y paſſer l'hyver, qui pour elles eſt trop rude dans les nôtres, et elles ont bien loin à marcher.

Sitôt que l'armée turque ſe ſepare, chacun cherche le chemin le plus court, pour arriver chez ſoi; tout ſe debande en petites trouppes de 12. 20. et plus, ſans attendre les officiers, et ſans tenir de roûte reglée; chacun comme il lui plait. Il eſt alors dangereux de voyager en Turquie.

Les *Semenes* des frontiéres (leſquels l'on ne doit pas confondre avec ceux d'une *Oda* de Janiſſaires, qui portent ce nom) ſont des miliciens ou plûtôt de voleurs chretiens, compoſés des Valaques, Moldaves, Raſciens et Grecs etc. il ne reçoivent point de paye. Comme les anciens Pandoures, ils vivent du pillage, et ne ſubſiſtent,

sistent, qu'en temps de guerre. Ils se tiennent dans les bois et montagnes, surtout aux frontieres d'Hongrie. Quand il se trouve un vagabond, qui a environ cinquante ducats à donner à un Bassa, il obtient la permission de lever un tel corps, et autant que je me souviens, l'on lui donne le titre d'*Harumb-Bacha*, dont j'ignore l'étymologie.

Les *Harumbs-Bachas*, ou chefs de *Semenes*, sont ordinairement des transfuges de Croatie ou Transylvanie, lesquels n'osent plus entrer dans les états de la maison d'Autriche, et quelquefois des deserteurs des regimens ou milices hongroises; du moins ceux, que j'ai connu, et dont j'ai entendu parler, étoient de cette trempe. Ils finissent par prendre le turban. Quand l'armée de turque est separée, ce sont les *Semenes* et les milices des environs, qui ont soin de couvrir les frontieres. S'il s'y trouve quelque redoute ou palanque, l'on y jette des Janissaires pour y passer l'hyver.

Les Moldaves et Valaques sont aussi chretiens: mais pour cela ils n'en sont pas moins grands fripons. Ils marchent avec leurs

princes, qu'on nomme *Hoſpodars*, et ſont en tout 9000 hommes, tous à cheval, à la reſerve de quelques centaines d'Arnautes a pied, qui forment une garde. Ceux du Prince de Moldavie ſe ſont venus rendre aux Ruſſes au commencement de cette Campagne. Les Moldaves et Valaques agiſſent comme les Tartares, et ſe joignent à eux, et c'eſt en quoi conſiſte la Cavallerie auxiliarie des Turcs. Autrefois les Tranſylvains en faiſoient auſſi une partie. Cette Cavallerie evite tout engagement, où il y a des coups à recevoir, et ne s'occupe, qu'à faire le dégat, à bruler, ſaccager, et faire des eſclaves. Elle eſt regardée des Turcs comme Cavallerie légere, et n'eſt point compriſe dans leur ordre de bataille, mais agit ſeparement, Outre ces gens, ils ont encore dans leur armée deux et même trois fois plus de Cavallerie que d'Infanterie. La prémiére, quoique ſi nombreuſe, n'en eſt pour cela pas plus redoutable, pourvû qu'on s'y prenne comme il faut, pour la recevoir.

Cette Cavallerie eſt compoſée de diverſes ſortes de Spahis et de Volontaires, J'ai deja fait quelque mention des derniers,

niers, je dirai seulement, que les Bassas et hauts officiers en levent aussi, en temps de guerre, par capitulation, comme les Arnautes, et les engagent pour un certain temps. Ils portent des noms differens selon les païs, d'où ils viennent, ou par sobriquet fort usité parmi les Turcs. Le mot de *Spahis* signifie proprement Cavalier. Il y en a qui sont perpetuellement payés, et les autres si distinguent en *Sayns* et *Timariots*. Il y a deux corps des prémiers. L'un est de 500 chevaux, dont l'Empereur est Capitaine né; de même, que le Roi de France c'est de ses Mousquetaires, et celui de Pologne, de la compagnie de gens-d'armes, nommés Houssards, armés de toutes piéces. Les autres Spahis soudoyés peuvent former deux a douze mille hommes, repandus dans toutes les provinces. Ils étoient autrefois plus forts en nombre et craints; mais comme ils se meloient d'exciter des revolutions: l'on les a abaissé, en leurs opposant les Janissaires, aussi mutins qu'ils étoient alors eux-mêmes, avec lesquels ils vivent dans une grande mésintelligence, et en viennent souvent aux mains.

C'est dans ce peu de *Spahis*, que je viens de nommer, que consiste toute la Cavallerie soudoyée, ou se disant reglée, des Turcs. Les autres, que l'on appelle *Sayns* et *Timariots*, sont d'une toute autre espéce. Les Sayns jouissent à vie d'assez grandes terres, lesquelles après leur mort retombent à l'Empereur, à moins que, par une singuliere grace de ce prince, le fils du defunt ne la reçoive par droit communicatif, de même que le Pére la possedoit. Ces Spahis sont les moins brutaux et les plus policés entre les Turcs, et ils se comparent eux mêmes à nos Comtes et Barons. Les Timariots ont aussi du bien, fonds en fief moins considerables que les Sayns, ou seulement un revenu assigné sur un fond. Les Sayns, lorsqu'ils marchent, arment et entretiennent quatre hommes à leurs dépens, et eux même font le 5me; et le Timariot deux, lui est le troisieme. Ces servants d'armes ou écuyers, ou pages d'armes, si l'on veut, ont eté dans les vieux temps connus dans toutes les armées de l'Europe, et le sont encore en Pologne, sous le nom de Podeztowy. Le Sayn et le Timariot

devroit

devroit monter lui-même à cheval: mais s'il n'en a pas envie, il trouve toujours moyen de s'en exempter, en donnant de l'argent au Bassa, duquel il depend; mais il faut, qu'il envoye un de ses fils ou parens, s'il en a, à sa place.

Il est difficile de sçavoir au juste le nombre de ces Spahis; il est pourtant sûr, qu'il est très grand, et que presque toutes les campagnes de Turquie dependent de tels fiefs, qui ont quelque ressemblance avec les Staroslies de Pologne. Mais ils ne peuvent pas tous marcher en même temps; il en faut laisser dans les places frontiéres de la Perse. Ceux du fond de l'Asie sont necessaires chez eux, et auroient trop loin à marcher, pour venir joindre à l'armée, et le nombre des Grecs, qui excede de dix fois celui des Turcs, ne permet pas de degarnir entiérement des trouppes les pays, où habitent ceux d'entre eux, que l'on connoit les plus enclins à se soulever. Les Arabes veulent aussi être observés de près, ainsi que les Egyptiens. Je crois qu'on aura rarement vû 80000 Spahis dans une armée.

Les

Les corps ou regimens de Spahis se distinguent par la couleur de leurs étendarts. Ils s'arment eux-mêmes à leur fantaisie. Quelqu'uns ont des piques avec des banderoles, d'autres des javelines de plusieures espéces, il y en a de six pieds, dont le fer en a un, de longueur, au dessous duquel est collé un gros bouquet de plumes, pour en mieux diriger le cours, quand on les a jetté, ainsi qu'on met des plumes aux fleches. Les Spahis lancent ces javelines ou dards avec addresse et force; aussi en font ils leur principal exercice. D'autres ont des carabines, et quelques Asiatiques se servent encore d'arcs et de fleches, et tous ont des sabres. On en trouve, qui ont des epées droites et étroites, de six pieds de longueur, pendues a la selle. Le Cavallier est obligé de la faire tirer du foureau par un domestique. Outre cela ils ont des pistolets dans les fontes, et quelquefois aussi dans la ceinture. L'on voit aussi parmi eux des masses et haches d'armes, dont on se servoit, il y a 300 ans, pour assommer les chevalliers armés de pied en cap, lorsqu'ils etoient desarçonnés. De telles

armes

armes ou masses sont à present des meubles fort inutiles.

L'usgae des armes deffensives se perd presque entierement chez les Turcs; il y en avoit peu la derniére guerre, qui en portassent. Elles consistent en une chemisette ou cotte de maille, une culotte de fer, ou un pot en tête avec des oreillards, des gantelets de lames, qui vont jusqu'au coude, et des boucliers, la plûspart de bois, de diverses formes, couverts de cuir.

Les Spahis ont des manteaux à la croate, avec un grand capuchon de même, pour se garantir du froid et de la pluie. Leurs chevaux sont selon les païs, d'où ils viennent. Les asiatiques sont les plus beaux, on les conserve entiers; c'est pourquoi, non plus que les espagnols, ils ne soufrent aucunes jumens dans les armées, quoiqu'elles soient la monture favorite des Arabes. Tous ces chevaux sont de taille de ceux de Hussards prussiens, et cela tout au plus: mais ils n'en valent pas moins et ils courent très vîte, quoiqu'ils ne resistent pas à la fatigue et au froid, comme ceux des Tartares. Un cheval turc veut étre bien soigné.

Les

Les Spahis s'exercent à leur fantaisie, et sans y être obligés, non plus que les Janissaires. Ils sont fort adroits à cheval, le montent de bonne grace, et le manient très bien, de même que le sabre. Ordinairement, quand ils s'exercent, ils sont deux; l'un court à bride abbatuë devant l'autre, et le dernier, qui le suit de même, lance un baton contre le premier, qui cherche de le parer et de s'en saisir, et ainsi tour à tour. En marche ils n'observent pas plus d'ordres, que les Janissaires et autres Turcs. Ils ont un grand respect pour les armes à feu, surtout pour le canon. Ils s'approchent rarement de l'Infanterie ennemie, ou pour mieux dire, ils l'évitent tant qu'ils peuvent, à la reserve de quelques debandés, qui quelquefois par bravade viennent jusque sur les bayonettes ou chevaux de Frise, si l'on en a, et semblent chercher la mort, pour voler droit en Paradis. Dans une bataille ils s'étendent, pour gagner les flancs de l'ennemi. Ils ne combattent pas en masse si epaisse que les Janissaires: mais chaque troupe ou Esquadrons gros ou petit reste à sa place, sans se meler avec d'autres,

et

et au signal ils crient: *Alla, Alla*, et avancent tous en même temps; ce qui fait croire, quand on les voit devant soi, qu'ils attaquent en ordre; ils ne forment pourtant point de rangs. Si la Cavallerie, qu'on leur oppose, n'est pas protegée du feu de canon et de la mousquetérie, elle court grand risque d'en etre renversée. Les Russes en ont fait l'experience, lorsqu'ils s'approcherent la seconde fois de *Choczim;* et la Cavallerie allemande a de cette façon été battue par eux dans quelques occasions, comme à *Panziowa*, *Krukka* et *Kornia*. Leur choc est très vif et dangéreux à cause de leur vîtesse et epaisseur. Ils sont très hardis à l'arme blanche, mais il est facile de leur ôter ces avantages. Quand ils sont devant l'ennémi à portée d'en etre attaqués, il ne mettent point pied à terre, et de même que les Môres des environs de *Ceuta*. Ils ont leur petite provision dans le sein. Ils font rarement sortir des parties de leur corps; ce sont, comme j'ai dit, les Tartares, Moldaves et Valaques, qui font les courses, et ils se contentent de les soutenir de loin, ou accompagner, jusqu'à

une

une riviére ou defilé, pour les y attendre et recevoir, s'ils sont ramenés.

Les Turcs en général craignent les embuscades; l'usage des cartes leur est inconnu, à moins que quelque Bassa n'en ait une. Ils ne se fient guéres à leurs éspions, qui sont ordinairement Juifs ou Chretiens, et ils sont trop avares pour les bien payer. L'armée reste unie en corps, lorsque une fois elle est rassemblée, à moins, qu'il ne s'agisse de secourir une place, ou de la ravitailler.

L'Eté les Turcs marchent à la mode orientale de nuit; cela s'entend lorsqu'ils ne sont près de l'ennemi. Leurs grand Officiers ont double tentes et equipage, de façon qu'à leur arrivée ils trouvent leur camp prêt, et se couchent pour dormir. Ils marchent à la clareté des flambeaux, et dans le plus grand silence. Dans les éscarmouches les Spahis agissent à la hussarte ou à la cosaque; ils s'efforcent de montrer leur addresse et celle de leurs chevaux, et tirent de fort loin, par consequent, sans effet. Si dans une bataille l'on leur tombe sur le corps, ils n'attendent pas le choc et se rompent. Aussi ignorent ils tout à fait l'art de se

poster

poſter de façon à pouvoir attendre l'ennemi de pied ferme. Toute leur ſcience, en quoi à la verité conſiſte le fort de la Cavallerie, eſt, d'attaquer avec impetuoſité; et ſans les precautions, qu'il faut prendre contre eux, dont j'ai deja touché quelque choſe, il eſt dangereux, de recevoir leur choc. Je ne ſçais quel ordre ils obſervent dans l'arrangement de leurs étendarts: mais il eſt certain, qu'une troupe mediocre en a quelquefois dix à douze enſemble, et une autre, plus forte, n'en aura qu'un ou deux.

Les Turcs ont beaucoup de canons, et les plus gros, qu'on puiſſe voir; ſurtout ceux de fer, qui reſſemblent par l'interieur à nos aubiſſiers, et tirent des boulets de pierre. Ceux de bronze ſont auſſi fort grands et peſants. La bouche en eſt preſque auſſi épaiſſe que la culaſſe. Ils n'ont point de dauphins, et leur unique ornement conſiſte dans quelques caracteres Arabes. Ils les font trainer par des buſles. L'on dit à la verité, qu'à préſent ils y attelent auſſi des chevaux. Les roues de ces Canons ſont plus baſſes que celles des nôtres, et de même, que celles

des affuts marins, paroiſſant être toutes d'une piece, ſans rayons. Dans une bataille, s'ils ſont les attaquants, ils ne s'en ſervent que rarement, et pour mieux dire, jamais. Auſſi n'en font-ils pas grand cas; et comment pourroient-ils s'en ſervir, puiſque de loin ils courent à l'ennemi, le ſabre à la main. En marche ils ſont obligés de mettre ces gros canons ſur des chariots, que les Allemands nomment *Sattelwagen*. Il ſeroit impoſſible de les faire remuër ſur un avant-train. Tout cela demande bien du tems.

Ils ont auſſi de petits canons, que nous connoiſſons ſous le nom de vits de mulets, et qu'ils font porter par des chameaux. Ils ne s'en ſervent guéres qu'en Aſie, ſurtout dans les pays ſabblonneux. L'on dit pourtant, que cette Campagne ils en ont un grand nombre, mais l'on n'a pas entendu, qu'ils s'en ſoient ſervi. Leurs Canoniers ſont pour la plûpart des Franguis renegats, ou chrêtiens des autres païs de l'Europe, qui ont pris le turban; ſurtout françois, italiens et allemands. L'on en tire auſſi du corps des Janiſſaires, et ils ſont tous aſſez ignorans. Quoique

Osman

Osmann 3me s'amusât à les voir exercer: son successeur les a negligé, et peut-être de sa vie ne les a-t-il vû tirer au blanc.

Ils ont aussi de fort grands mortiers, avec des crapeaux ou affuts, de grandeur énorme, sur des lugeons ou traineaux. L'on n'a encore jamais vû chez eux d'aubussiers. Les Bombardiers sont de même trempe, que les Canoniers. Il suffit en Turquie d'être un Franguis, pour qu'on prétende, que vous entendez le service de l'Artillerie. Il se trouve aussi dans les armées turques quelque pauvre françois, à la suite de quelque Grand, qui lui sert d'Ingenieur, et se donne pour tel. Les Turcs ne cultivent eux-mêmes aucune science ou art. S'il leur meurt un constructeur de vaisseau ou Architecte, il faut, qu'ils en cherchent un autre hors de chez eux. L'on voit dans *Marsigli*, que leur façon de camper à varié souvent, puisqu'ils agissent en tout par caprice ou entêtement; et je crois, que, malgré les Ingenieurs françois, qu'ils avoient au siége de Belgrade, avec lesquels j'ai parlé, ils n'auroient jamais pris la place, si l'on ne la leur eût rendu par le traité de paix.

Ils ne se laissent pas gouverner par des chrêtiens, et ne se fient pas assez à eux, pour suivre leurs conseils.

Les meilleures fortifications des Turcs ne meritent pas, qu'on y fasse attention. Les ouvrages en sont tous decouverts, et quoique ce soit eux, qui dans la pouille ont les premiers terrassé des murailles et élévé des bastions, en quoi ils ont été nos maitres: ils sont sur cet article les plus grands ignorans du monde. Leurs nouvelles fortereſſes sont de bois, sans flancs, presque sans aucuns ouvrages interieurs, avec des bastions très étroits. Les Panlanques sont des retranchemens ou enclos, ou plûtôt corps de garde, fermés par des palissades et des poutres liées ensemble, et au haut une fraise. Il y a dans une palanque une espéce de pigeonnier, pour y poser un sentinelle, et même s'y retirer. Ces mechantes redoutes sont construites près des villes ou bourgs ouverts, pour y former des magazins et y retirer ses effets; en un mot, pour s'y mettre à couvert des partis, qui, avant la prise de Bade par les Imperiaux, infestoient, même en temps de paix, les provinces des deux puissances.

Comme

Comme ces courses ne sont plus à la mode, l'usage des palanques est aussi presque oublié. Les Turcs laissent deperir la plûpart de leurs fortereſſes. Le Bassa qui doit l'entretenir, ne sait pas, combien de temps il restera dans son gouvernement; il cherche à en profiter, et d'ailleurs l'avarice naturelle des Turcs les empêche de depenser de l'argent pour des fortereſſes, dont aussi il ne font pas grand cas, et n'en conservent tout au plus, que celles des frontiéres, même trés mal.

Belgrade n'est pas en état de soutenir un long siége; puisque les fortifications, que l'empereur Charles 6me avoit fait ajouter aux anciennes, ont eté demolies, par le traité de paix 1739, et qu'il n'y a que peu d'années, que les decombres n'en etoient pas encore deblaiées.

L'on trouve parmi les Turcs toute sorte de visages: des blancs, des noirs, des olivatres, mulatres et de couleur de cuivre, selon les pays, d'où ils viennent; car le Grand-Seigneur en conte parmi les sujets de toute espéce.

Le Grand-Vizir a son corps de musiciens, de même que les Bassas. Le nombre en est fixé, selon celui des queües de cheval. Je veux dire: chacun selon son rang. Dans une bataille ces Musiciens accompagnent leur maitre, et font grand bruit, tant qu'il agit. Est-il hors de combat, ils cessent le tintamare. Cette musique turque est à présent assez connue, sans que j'en donne la description. Elle sert chez eux à animer les soldats, et à les avertir, que le Général, auquel elle appartient, est present et les voit, qu'ainsi ils fassent bien leur devoir.

Pour finir l'article, qui regarde le militaire des Turcs, il faut encore parler de leurs trouppes de marine. Ils les nomment *Lavanti;* peut-être par corruption du nom italien, *Levantin*, qu'on donne à tous les habitans de l'Archipel, et de la côté de Grece, d'où ces gens sont natifs. Ce sont des espéces d'Arnautes, les plus grands coquins et scelerats de tout l'univers. Leur rencontre est dangereuse dans Constantinople même. Ils servent par capitulation, et quelquefois l'on en met en garnison dans les places mariti-

maritimes. Il se trouve parmi eux beaucoup de chrêtiens, ou miserables bandits, se donnant pour tels, mais vivant à la turque, et finissant par se faire Turcs.

J'ai dit, que les Turcs regardent les Tartares sur le pied de trouppes legéres et auxiliaires, lesquelles ne sont propres, qu'à faire des courses. Ils sont aussi mal et inégalement armés; mais tous se servent des fléches et d'arcs. Comme je n'en ai point vû, pendant la derniére guerre d'Hongrie, qu'ils etoient employés contre les Russes: je n'en dirai pas grande chose. *Beauchamp de Vasseur*, Officier Polonois, dans la description, qu'il a donné, il y a plus de cent ans, de l'Ukraine, a très bien parlé de leurs moeurs, armes, façon de combattre, faire des courses et passer des riviéres. Ainsi l'on trouve dans son ouvrage, de quoi satisfaire sa curiosité sur cet article. Leur *Chan* marche assez souvent à leur tête, sur tout, si le Grand-Seigneur est à l'armée; alors il ne peut y en conduire moins de 60000: si non, il envoye un de ses fils avec 30 jusqu'à 40000.

Comme il n'y a pas apparence, que la guerre se fasse sur le Danube, je ne parlerai point d'un plan, que j'avois fait pour m'amuser; comment il faudroit, selon mes idées, s'y comporter, pour en espérer un heureux succes. L'on ne peut approuver la façon, dont le Généraux russes ont fait marcher leurs trouppes dans le Step ou desert, savoir en quarré long, et à ce que l'on m'a assuré, assez souvent sans necessité. Ils ont par-là fait beaucoup patir leur Infanterie; parceque, les regimens du flanc, qui faisoint la tête, si l'on marchoit par une aile, ou ceux du front, si c'etoit en avant, ne pouvoient faire un pas, sans être obligés, de se frayer le chemin dans l'herbe forte et haute, et souvent humide; ce qui mettoit le soldat à pieds nuds, et lui causoit des maladies. Le Prince *Wolkonski*, Général de Cavallerie, m'a à la verité assuré, qu'on avoit soin de relever les regimens, qui ouvroient la marche, pour la leur rendre moins pénible. Cependant je crois, qu'on auroit pû éviter tout cela, quoique alors l'armée russe ne fût pas telle, qu'elle est à présent, et que, si l'ennemi eut paru subite-

ment, il lui eût fallu bien du temps, pour se mettre en position de la recevoir. Si l'on devoit à présent marcher dans ce désert ou Step, il faudroit le faire sur plusieures colonnes, entremelées de Cavallerie et d'Infanterie; je veux dire: deux éſquadrons après un bataillon, de façon, qu'au premier commandement l'on pût faire front de tous côtés. A la tête de chaque colonne il y auroit de la Cavallerie, la quelle fouleroit l'herbe, pour en epargner la peine à l'Infanterie, qui la suit.

Je crois aussi que dans la grande armée contre les Turcs il ne faut pas avoir trop de Cavallerie légere, et qu'il vaudroit mieux s'en servir ailleurs; comme, pour faire une diversion, et obliger les Tartares, de rester dans leur propre pays, pour le defendre. J'en parlerai plus à la suite.

Quoique Oczakow soit un poste avantageux pour les Turcs, je suis d'avis de ne pas débuter par le prendre; puisque relativement à l'état présent de Pologne, où les Russes doivent empêcher les Turcs d'entrer, il veulent, et il est de leur

intêret, de porter la guerre en Moldavie, et de s'y établir, quoiqu'il n'y ait aucune apparence, qu'ils veuillent en faire la conquête, pour la garder pour eux; parcequ'ils ne souhaiteront pas d'être voisins de l'Autriche, et apparemment cette derniere puissance ne voudra non plus les avoir tels, de façon, qu'il faudroit donner cette principauté à un troisiéme. Si l'on veut absolument l'ôter au Turc, la guerre y sera pénible et causera de grandes dépenses; puisque les Turcs l'ont eux-mêmes devastée. Depuis que j'avois écrit ceci, et que l'edition allemande a parue: ils s'en sont entiérement emparés, et les Turcs n'occupent plus que Bender.

Pour pénetrer en Moldavie, ils ne peuvent le faire que par l'Ukraine polonoise, en se procurant une communication sure avec Kiovie. Les Moldaves professent la religion greque, de même que les Russes, ainsi il sera facile à ces derniers de les gagner, et même de les engager à les servir.

Pour cela il falloit prévenir les Turcs; et ils l'avoient tenté. Il est vrai que l'en-

l'entreprise au printems passé n'avoit pas réussi, et qu'ils avoient manqué *Choczim*: mais la mauvaise conduite des Turcs, et la bravoure de l'armée russe à tout reparé.

Une regle, qu'on doit suivre, c'est de livrer bataille au commencement de la campagne, et de ne former aucun siége, quand on a le Turc devant soi. C'est ce que plusieurs exemples prouvent. L'on fait le risque, que le Prince *Eugene* courut devant Belgrade, et l'on a traité de témérité la resolution, qu'il prit d'attaquer lui-même les Turcs, quoiqu'il n'eut que cet parti à prendre dans la situation, où il se trouvoit. S'il est blamable dans quelque chose, c'est d'avoir tant tardé à le faire, parcequ'il laissa aux Turcs le tems de se rétrancher, et de mettre leurs canons en batterie, et que de plus son armée diminuoit à vue d'oeil par les maladies. Eut-il attaqué plûtôt: il en auroit sans doute eu meilleur marché. Ce qui vient d'arriver devant Choczim, la seconde fois, que les Russes l'ont voulu prendre par un blocus, confirme ce que j'avance. Se trouve-t-on attaché à un

siége,

siége, quand les Turcs sont en Campagne, leur nombreuse Cavallerie les en rend maîtres: l'on est géné dans ses mouvemens, l'on a de la peine à recevoir des convois, et encore plus à fourrager, et l'on court risque de se voir attaqué et obligé de recevoir le combat malgré soi.

Si les Turcs ont le tems de reconnoitre votre camp, et de fixer leurs attaques, vous courez risque d'être battu. L'affaire du 9 Septembre N. Style, en servira de preuve. Une trouppe sur trois de hauteur peut difficilement resister à un épais troupeau de barbares, enivré dit-on d'oppium ou pareille drogue, (*Marsigli* à la verité n'en convient pas, mais d'autres personnes dignes de croyance me l'ont assuré) dont les premiers sont poussés par les derniers. En un mot, il faut éviter tout ce qui peut donner lieu aux Turcs de vous attaquer, et de fixer leurs attaques. Je regarde les affaires de poste, s'ils sont les attaquans, très avantageuses pour eux. C'est le grand article; le reste est peu de chose en comparaison. Lorsqu'ils veulent attaquer de tous les cotés en même tems, ils en donnent un signal,

en

en allumant des matiéres combuſtibles, qui donnent une grande fumée. Dès qu'ils la voyent, ils ſe mettent à courir à l'ennemi en criant: *Alla, Alla* etc. C'eſt pourquoi il faut leur ôter ces avantages, en les attaquant eux-même. C'eſt le ſeul moyen de les dérouter entiérement: car ils ne ſont point propres à récevoir le combat, et ignorent les mouvemens defenſifs, à moins qu'ils ne ſoient retranchés et poſtés comme a *Krotzka*. Pour entreprendre un ſiége, il faut le commencer de façon, qu'on croiye pouvoir le finir avant que l'armée des Turcs paroiſſe; ſinon, l'on doit attendre qu'elle ſe ſoit ſeparée. Ils n'ont pas une ſeule place, en état de reſiſter longtems à l'artillerie ruſſe, telle qu'elle eſt à préſent.

J'ai dit, qu'il étoit avantageux de livrer bataille aux Turcs au commencement de la campagne, en voici les raiſons:

1° Votre armée ſe trouve alors en bon état, les fatigues et les maladies ne l'ont pas encore diminuée, et votre Cavallerie n'eſt pas ſur les dents, comme cela arrive à la fin de l'été.

2° Battez-vous les Turcs, ils ne paroissent plus de toute l'année. Leurs *Janissaires* doivent être hachés en pieces, pour peu, que vous profitez de la victoire; les *Spahis*, du moins les *Sayns* et *Timariots* s'en vont chez eux; car les Turcs n'ont jamais pensé à retraite reglée, ils n'en connoissent d'autre que la fuite.

3° Ils abandonnent camp, équipages, artillerie, munitions, et les magazins, qu'ils ont fait pour toute la campagne, dont vous vous emparez, lesquels vous épargnent de grandes dépenses, et vous viennent à propos; vous ne courez plus aucun risque et n'avez pas besoin de fatiguer vos trouppes. Le service se fait avec aisance; ce qui contribue à conserver le soldat et les chevaux. Vos convois arrivent avec facilité, et rien ne vous incommode dans les fourrages. De plus, vous avez le tems d'entre-prendre un siége à votre aise, ou de fortifier ou preparer un poste, pour y faire passer l'hyver à des trouppes, et qui vous servira de tête des quartiers.

Est on resolu de livrer bataille, voici selon mes idées, et selon les observations, que j'ai fait, comment il faut s'y prendre,

dre, si l'on veut agir, pour ainsi dire, à coup sûr, sans courir grand risque.

Montecuculli dit: qu'avec l'Infanterie il faut attaquer la Cavallerie turque, et avec la Cavallerie des *Janissaires*. Ces derniers n'ont, comme j'ai dit, ni rangs, ni files, ni bayonettes, ni piques, chargent et tirent lentement, leur feu ne merite aucune attention, il n'y a que ceux, qui courent devant, qui en puissent faire usage, et rarement plus d'une fois. Ainsi une Cavallerie mediocre a beau jeu contre eux. Il est aussi certain, que les *Spahis* ne supporteront pas longtems une vive canonade, et qu'ils s'approcheront difficilement à la portée du fusil. Ainsi une Infanterie en ordre leur fera surement perdre du terrain, à mesure qu'elle avancera. Cela est très vrai: mais il peut s'y trouver des difficultés; car qui peut répondre, qu'il ne prenne envie au Général turc, de mettre une reserve de Cavallerie derriere son Infanterie, laquelle tomberoit sur vos Cuirassiers ou Cavalliers, lorsqu'ils sabreroient dans les *Janissaires*, et par consequent se trouveroient eux-même en desordre, (ce qui dans un tel cas est presque

que inévitable), et ils seroient alors défaits. C'est pourquoi il faut faire quelque changement à cet ordre de bataille, pour être prêt à tout événement, et partout dans une position également formidable. Dans cette guerre la ligne oblique et la grande attaque de la Cavallerie des Prussiens seroit mal employée, de même que tous les mouvemens brusqués; car le moindre désordre peut tout perdre. Dans une melée le sabre turque a l'avantage. Les *Spahis* savent bien s'en servir, et n'en connoissent d'autres dans les grandes actions. Il suffit de rester en ordre serrés et sans flottement.

Comme j'ai dit, qu'en plaine le feu des Turcs ne signifie rien, voici comment je reglerois mon ordre de bataille.

1° Sitôt que l'on apprend, que les Turcs s'approchent, il faut leur marcher à la rencontre. Cela anime vos Soldats, et montre aux Turcs, que l'on ne les craint pas et leur fait faire des reflexions. Il faut, tant qu'on peut, éviter les defilés et terreins coupés; doit-on absolument passer un bois ou quelque autre endroit de chicane: il ne faut s'y engager, que

l'on

l'on ne soit bien sûr, de pouvoir le laisser derriere soi; avant que l'ennemi soit à portée de vous empecher de deboucher, et de vous former, pour éviter les affaires de poste; les Turcs sont braves et combattent sur une grande épaisseur.

2° Est-on prés d'eux, votre armée doit camper et marcher dans le même ordre qu'elle doit combattre; sinon, elle doit le faire sur plusieurs colonnes. Je suppose, que les trouppes sont exercées, à deployer du milieu et autrement, et à bien garder leurs distances. Quand on marche par manche, que les Allemands nomment *Züge* et les Russes *Swodena*, il faut le faire de façon, que dans un clin d'oeil l'on puisse se remettre en bataille, par le simple quart de conversion.

3° Vis-à-vis des Turcs, il vaut mieux être bien serré, et former des interlignes, que de laisser des intervalles. Les Généraux qui conduisent les colonnes, doivent être attentifs, qu'elles marchent à la même hauteur.

4° Comme les flancs sont la partie foible: il faut les fermer avec des grénadiers, ou autre bonne Infanterie, et de

chevaux de Frise, sur des roues à deux timons, un à chaque bout, lesquels se tournent, comme l'avant train d'un Carosse, et qu'on peût faire mouvoir de quel côté l'on veut, tels que le Prince *Repnin* en a fait faire à Varsovie. Si l'on a des chasseurs avec des armes rayées, l'on les y place, pour éloigner les curieux, ou ceux qui font des bravades, avant que le grand feu de mousqueterie puisse commencer. Les angles du quarré long sont surtout foibles. C'est pourquoi, lorsqu'on fait feu ou combat de pied ferme, il faut les faire obtus ou émoussés; pour cela, quand on commande: *halt!* les premiers bataillons de l'âile droite et de la gauche font en arriere un demi quart de conversion, comme le plan le marque, et si l'on marche, ils se remettent en ligne droite avec les autres. L'on met aussi derriere ces angles des esquadrons pour les fortifier. L'on sent, que, s'ils sont obtus, ils sont absolument hors d'insulte, et l'on peut s'y servir du canon. L'on entremêle les Cuirassiers ou Carabiniers avec l'Infanterie, savoir deux esquadrons après un bataillons, ce qui est absolument

nece[s]-

nécessaire, surtout dans la première ligne. C'est ainsi, qu'a fait le *Prince Charles de Lorraine*, avant la paix de *Carlowitz*, et le *Prince Louis de Baden*, de même que le *Roi de Pologne Jean Sobieski* devant *Vienne*; et il en a couté cher aux *Autrichiens*, la derniere guerre d'Hongrie, d'avoir fait autrement. Presque toutes les batailles de *Prince Eugene* ne l'ont pas permis: c'etoient des affaires de poste. Les Généraux russes croioint, que leur Cavallerie ne pourroit être ainsi melée avec leur Infanterie, sans causer du desordre. Ceci me feroit penser, que leurs trouppes ne sont pas assez exercées aux grandes manoeuvres, quoiqu'il soit certain, que du temps passé les Allemands en savoient bien moins, qu'eux à present, et cependant l'on n'a pas vû, que dans les batailles qu'ils ont ainsi gagnées, cette position leur ait causé du desordre. Si pourtant elle n'est pas de leur goût, ils n'ont qu'à laisser des Intervalles entre les bataillons plus grandes que de coûtume, pour y placer leur Artillerie, et de mettre des esquadrons de Cuirassiers en interligne, derniere ces intervalles, à cent pas en

arriere, pour qu'ils soient à portée d'y passer et se jetter sur les *Janissaires*, quand on le trouvera à propos, comme j'en traiterai plus au long.

Quand vous êtes dans l'ordre, que je propose, si les *Spahis* avancent, ils trouvent partout un feu égal d'Artillerie et de Mousquetaire, qui les fait rébrousser chemin. Les *Janissaries*, veulent ils attaquer à leur façon, le sabre à la main, sans avoir égard à vôtre feu, lequel doit être vif, et augmenter à mesure qu'ils approchent: les esquadrons, qui sont derriere les intervalles de vos bataillons, tombent sur eux, le sabre à la main, sans pourtant s'eloigner trop de leur point d'appui. Si les intervalles, par où deux esquadrons doivent défiler ou sortir en ordre, se trouvent trop étroites ou embaraſſées par les canons, qui y doivent toujours être: un peloton de chaque aile des bataillons fait au plus vite un flanc ou potence en arriere, par un quart de conversion, et tire de même les chevaux de Frise de la longueur du front, qu'il occupoit, à soi; de façon, que les esquadrons peuvent passer commodement, et se rétirer de même;

même ; les flancs des Bataillons se trouvent en même tems couverts.

La grosse Artillerie doit être à la premiere ligne et aux angles. La seconde n'en a pas besoin d'autre, que de celà, qui est attachée aux bataillons. Il seroit bon, que la Cavallerie reglée en eût aussi. L'Infanterie doit faire feu par peloton, sans se trop presser, mais elle doit charger vîte. L'artillerie commence à tirer, sitôt que l'ennemi en est à portée, premiérement à boulet, et ensuite à cartouche. Le feu de mousqueterie commence à mesure que l'ennemi approche ; puis les esquadrons frappent leur coup.

Comme, selon ma methode, l'on avance toujours, sans se laisser attaquer : je ne vois pas, quelle necessité il y a alors, d'avoir des chevaux de Frise devant le front ; pour aux flancs et angles, il y en faut, et aussi devant le camp : mais en avancant, je crois, qu'il suffit de les avoir derriere soi, à portée de les faire vîte ranger, quand on en aura besoin. Il me paroit même, que des chevaux de Frise ne valent rien, que quand on veut se laisser attaquer, pour couvrir les flancs, s'ils ne le sont pas

naturellement, et pour former les intervalles de la seconde ligne, si, faute de trouppes, l'on est obligé de les avoir trop grandes.

Vis-à-vis des Turcs, la Seconde est plûtôt dans une bataille pour émpecher la Premiére d'etre prise à dos, que pour la soutenir, et dans une plaine, où l'on est obligé d'avoir dans le quarré quelques equipages, et même la Cavallerie légére. Elle doit rester à 6 ou 700 pas de la Prémiére, lorsqu'on avance dans une plaine, où l'on croit que la Cavallerie des Turcs peut l'insulter; elle peût tirer derriere soi ses chevaux de Frise, lesquels ne lui causeront pas le même émbarras, qu'à la Premiere.

Comme elle n'a rien à craindre des *Janissaires*, mais qu'elle ne peût avoir affaire qu'à des *Spahis* ou à des *Tartares*: je voudrois avoir l'Infanterie de cette seconde ligne sur deux de hauteur; son feu n'en sera, pour plusieurs raisons, que plus à craindre. Elle a d'ailleurs ses chevaux de Frise, qui la couvrent, et sont impenetrables a toutes les Cavalleries du monde. A l'égard des flancs, il faut les régler

régler selon la profondeur, que l'on est obligé de donner au quarré long, la quelle doit être proportionnée à la quantité de Cavallerie legére et d'équipages, qu'il enferme; ainsi l'on mettrà à chacun trois fort bataillons, lesquels, avec celui de la premiere ligne, qui à l'halt formera l'angle obtus, suffiront. Si non, l'on peut y en ajouter un quatrieme, en observant d'y faire marcher des esquadrons derriere les intervalles, qui peuvent être moins grandes, que celles de la Prémiere. L'on peut aussi, si l'on en a assez, en laisser quelqu'uns à la seconde ligne, comme de reserve, pour être prêt à tout evenement. Si l'on a aussi assez d'Infanterie: l'on en formera un petit corps de reserve dans le centre entre les deux lignes.

L'on placera les Dragons et les Hussards de même entre les deux lignes à 250. ou 300 pas de la premiere. L'on les distribuera de façon, qu'il s'en trouve d'un flanc à l'autre par esquadrons. L'on avancera lentement, cherchant de gagner du terrein, sans flottement, et sitôt que l'on s'appercevra, que la Cavallerie turque, (cassée du feu, qu'on fait sur elle,) com-

mencera à plier en desordre, ce qui ne peut manquer d'arriver: l'on la fera suivre par une partie des trouppes de l'aile, sans se presser et se rompre, et en muraille; que, si l'on met la Cavallerie seule à ses trousses, l'Infanterie doit la soutenir, et les bataillons des flancs ou se mettent en reserve en quarré long, ou par un demi-tour à droit, vont fermer le flanc du gros de l'armée. Les esquadrons de l'interligne de l'aile, ou des ailes, dont la premiere ligne suit l'ennemi, fait alors le quart de conversion à droit, si c'est de la gauche, et à gauche, si c'est de la droite, pour tomber sur les Janissaires, qui ordinairement sont au centre. La seconde ligne des ailes peut aussi suivre la premiere, ou s'il n'est pas necessaire, se partager, et la moitie s'en joindra à la premiere, tandis que l'autre restera à sa place. Par exemple, si l'aile de cette seconde ligne est de six bataillons: le 4me 5me et 6me marcheront droit en avant, jusqu'ils ayent joint la premiere ligne, et le 1er, 2d et 3me par un à droit, s'ils sont à la gauche, et par un à gauche, s'ils sont à la droite, prendront la place des trois autres.

Si

Si les bataillons des flancs n'ont pas fermé le Carré long, comme je l'ai dit, mais qu'ils ayent formé une reserve: c'eſt aux ſix bataillons à le faire. Cela dépend beaucoup de la préſence d'eſprit du Général, qui ſe trouve là, et de la ſituation, où l'on combat, que, ſi le quarré long ſe trouve deja formé, les ſix bataillons peuvent alors former la reſerve. Sur cet article tout dépend des circonſtances. Tandiſque les Dragons et Huſſards, qui ont fait le quart de converſion, marchent aux Janiſſaires, le corps de bataille avance toujours ſur eux; et lorſque l'on en eſt bien près, le feu ceſſe, et les Cuiraſſiers ſortent par des Intervalles, pour leur tomber deſſus, au même inſtant, que la Cavallerie légére le fait. Dès que les Cuiraſſiers ont rompû les Janiſſaires, le reſte de la Cavallerie légére, qui a paſſé par les même intervalles, acheve la beſogne, et les Cuiraſſiers ſe rallient et attendent l'Infanterie; puis ils reprennent leurs poſtes. Les Dragons et Huſſards ainſi que les Cuiraſſiers, en paſſant par les intervalles, peuvent le faire par manches, s'ils ne le peuvent par eſquadron. Il ſuffit, qu'ils

se dépêchent, et arrivent en masse sur l'ennemi. De cette façon les Janissaires ont premiérement à soufrir de l'Artillerie, qui tire à boulet, puis à cartouches, ensuite du feu de l'Infanterie et du sabre des Cuirassiers. Finalement les Dragons et Hussards leur donnent le reste.

Ceux, qui poursuivent la Cavallerie ennemie, se doivent contenter de le faire, jusqu'elle soit hors de portée de soutenir les Janissaires, et ils s'arretent au premier defilé, qu'ils trouvent, sans s'y engager, où il est à croire, qu'ils auront tué beaucoup d'ennemis, avant que tous ceux-ci l'ayent passé.

Quoique la bataille soit gagnée, l'armée doit rester en ordre et ne pas se débander pour piller; car dans les vieilles guerres l'on a vû plus d'une fois, que les Turcs, dans le tems, qu'on les croyoit perdus, ont fait volte-face, et par un effort inopiné et desespéré, ont battu ceux, qui se croyoient vainqueurs. Il n'est pas nécessaire de poursuivre les Spahis, il faut seulement detruire les Janissaires; car les prémiers sont très légérement montés, et si l'on ne les atteint pas au passage d'un

pont

pont ou deffilé, l'on ne leur fera pas grand mal; il suffit de les eloigner. Quoique les Turcs combattent sur une grande profondeur, il ne faut pas penser de les deborder: leur agilité ne le permettroit pas. Il faut donc simplement leur aller sur le corps en quarré long, dont les flancs soient bien couverts, comme je l'ai deja expliqué.

La Cavallerie allemande s'est jusqu'à present servi devant les Turcs de la carabine, et en a fait une regle, de façon, qu'en Hongrie, même dans les parades, elle tient la carabine haute. Selon ma methode, il lui convient mieux de se servir de l'épée, comme font les Russes, et sur tout de la pointe. Les turbans resistent au coup de tranchant. La pointe trouve plus de prise, et ne demande pas tant de force ni d'addresse; elle atteint plus loin; chaque coup en peut être mortel, ce que l'on ne peut dire de ceux de tranchant. D'ailleurs, selon la maxime, que je propose, vôtre Cavallerie n'aura affaire qu'avec l'Infanterie turque, dont le feu ne signifie rien, et auquel la moindre Cavallerie du monde peut resister. Je

suis

ſuis bien ſûr, que les Spahis, quand ils verront une ligne d'Infanterie lardée de Cavallerie avancer fiérement à eux, en faiſant un grand feu de l'Artillerie et de la mouſqueterie: je ſuis ſûr dis-je, qu'ils prendront la fuite, même avant que l'on ſoit arrivé à trois cens pas d'eux; alors les Janiſſaires perdront courage; le feu leur devient inſupportable; les Cuiraſſiers leur tombent ſur le corps, et enſuite la Cavallerie légére, de façon, qu'ils ſont battus par toute ſorte d'armes; et l'on peut dire, qu'alors une armée ſoutient l'autre.

Je veux à preſent ſuppoſer, que vous ſoyez obligé de combattre ſur la place, par quelque raiſon que ce ſoit, ayant formé les angles optus, et que dans cette poſition, ou même en avancant, les Janiſſaires ayent reüſſi, à enfoncer au corps de vôtre Infanterie: quels progrès feront-ils? puiſque par un quart de converſion, vos eſquadrons de Cuiraſſiers les prendront en flanc, tandis que vôtre Cavallerie légere de l'interligne le fera en front, par où l'ouverture ſera vîte fermée, et ceux, qui l'ont faite, paſſés au fil de l'épée.

Au

Au contraire, de la façon, que les Autrichiens s'y prirent à Pantzowa et a Cornia, où ils se laisserent attaques, que toute l'Infanterie, à la reserve de quelques bataillons des flancs, se trouvoit au centre, et la Cavallerie pesante aux ailes, avec un regiment de dragons à l'extremité de chacune, la carabine haute, sans se bouger de la place: naturellement les regimens, sur lesquels la foudre ottomanne tomba, devoient être defaits et detruits, comme aussi cela arriva.

Je le répéte, il faut attaquer les Turcs sitôt que l'on les voit, si l'on le peut, surtout, quand ils arrivent au camp, ou qu'ils sont en marche; car il leur faut beaucoup de tems pour se former, selon leur ordre de bataille. Et quoiqu'on l'ait dit, nous ne voyons pas, qu'ils ayent fait quelque changement dans leur Artillerie; et s'ils en ont fait, ce doit être avec quelques pieces, seulement en les faisant tirer par des chevaux, au lieu de busles. Elles arrive rarement avec l'armée. Il faut du tems, pour poser les Canons sur les affuts, en les levant des *Sattelwagen*, et les mettre en batterie, de façon, qu'il

leur

leur est presque impossible, si l'on les attaque à l'improviste, de s'en servir.

Il faut éviter tout engagement avec les Turcs, quand il pleut. Ils croient que le Ciel les favorise, et vos armes à feu font peu ou point d'effet, comme cela arriva à Cornia et ailleurs.

Il est facile de voir, que, vû l'etât des armées Autrichiennes et Russes, pourvû que l'on agisse selon mes idées, les Turcs n'en seront jamais vainqueurs, et qu'ils ne pourront faire qu'une foible resistance. Pour toucher quelquechose de l'affaire de Cornia 1738, je dirai, qu'au lieu de leur aller sur le corps, l'on resta deux jours à les regarder, ce qui leur donna le tems de faire leurs dispositions, et de fixer leurs attaques, comme aussi de profiter d'une grosse pluie pour les exécuter. J'ai deja parlé de la position de l'armée Imperiale, et il leur fût facile d'en renverser les Dragons des flancs et quelques bataillons de la ligne, qu'ils sabrerent, et à l'approche des Cuirassiers ils se retirerent. Ils ont toujours eu du respêt pour ces derniers, à cause de leur armement de tête, qui dans cette guerre

est

est complet; si non, qu'au lieu de visiere, ils ont une lame de fer épaisse, qu'ils nomment *Feder* ou ressort, qui leur couvre le visage; l'on a cependant vû a Panczowa et ailleurs, que, quand les Turcs les ont pû joindre seuls, ils leur ont porté de grands coups. Le regiment de St. Ignon en sauroit dire quelquechose. A Vienne l'on ne laissa pas de chanter le te Deum pour l'affaire de Cornia, et de joie la populace y causa plusieurs désordres. Pour donner une idée de cette action, je suppose, que dix hommes entrent dans une chambre, où il y en a cinquante, que les premiers donnent des soufflets aux derniers, qui paroissent stupefaits de cette insolence, et qui, quoique maltraités, se rejouissent, que les dix lassés de frapper se retirent, sans leur avoir fait plus de mal. Je pourrois joindre ici des remarques sur les grandes fautes, que firent les Généraux de l'Empereur dans cette guerre, qui finit malheureusement pour lui: mais cela me meneroit trop loin.

Le Danube et la fertilité de l'Hongrie donna aux Autrichiens des grands avantages, dont les Russes ne peuvent pas se flatter,

flatter; et si les premiers à l'avenir entretiennent mieux leurs soldats, que par le passé, l'on ne dira surement plus, que ce païs est le cimetiere des Allemands. Ils ont d'ailleurs plus de 80000 hommes de trouppes nationales hongroises, tant reglées, qu'autres, accoutumées à ce climat. J'ai écrit des observations sur cet article, qui ne peuvent servir de rien aux Russes; puisque d'ailleurs ils n'ont point de riviére à portée de la Moldavie, pour transporter par eau ce qui leur est necessaire, et ils font la guerre dans un païs assez mal cultivé, et que les Turcs ont presque rendu desert. C'est ce que Pierre le grand sçavoit bien; et rien n'a mieux montré son grand genie, que la resolution, qu'il prit, de construire des vaisseaux à Veronitz, pour delà les faire descendre sur le Don à Asoph, et se rendre maitre de la navigation sur la mer noire. Il y a même apparence, que, sans la malheureuse affaire de Pruth, dont avec une armée telle, que celle de Russie est à present, il se seroit tiré avec honneur: il auroit reussi, et se seroit emparé de la Crimée, qui seroit la plus avantageuse con-

conquête, qu'il eut pû faire. Par là il auroit étendu son commerce, et étant en possession de Caffa et autres places maritimes tenues par les Turcs, il auroit été à cheval sur Constantinople; surtout étant devenu maitre de la mer noire, ce qui n'est pas si difficile, qu'on se l'imagine, la marine turque étant la moindre de l'univers. D'ailleurs la Crimée est trés fertile et jouit d'un assez beau soleil.

Les Turcs n'ont aucuns officiers d'expérience, et n'en auront pas sitôt. Il y a longtems, qu'ils n'ont eu de guerre. Quand un Bassa, ou autre grand Officier se distingue par quelques belles actions: ses superieurs en conçoivent de la jalousie, et craignent de se voir debarqués par lui, methode malheureusement assez connue et usitée dans nos armées.

Dans la derniere guerre d'Hongrie le Bassa Tos s'etoit tellement signalé, que de simple Volontaire il étoit au bout de deux ans parvenu à deux queuës de cheval. Le Grand-Vizir et les anciens Bassas en prirent ombrage, et résolurent, de le perdre. Il reçut ordre, lorsque l'armée Ottomanne s'approcha de Belgrade 1739.

de construire vîte un pont; et il lui manquoit pour cela de tout, de façon, qu'il y trouva des difficultés insurmontables; sur quoi le Vizir arrive, le pont n'est pas fait, et l'on lui coupe tout de suite la tête. Il y a quelques années, que je parlai à des Janissaires, qui l'avoient connû, auxquels les larmes vinrent aux yeux. L'on sait aussi, qu'on a fait perir presque tous ceux du corps, qui après la paix de Belgrade revinrent à Constantinople, parcequ'ils murmuroient, qu'on eut accordé aux Russes la demolition d'Asoff. De plus, quand un Bassa reçoit un échec, quelque service, qu'il ait rendu, il faut qu'il paye de sa tête. L'on ne lui donne pas le tems de reparer sa faute. Comme les armes sont journalieres, et la tactique des Turcs defectueuse: il est difficile qu'un Officier, qui est souvent employé, ne reçoive un jour ou l'autre sur les doigts.

Il faut remarquer que les Turcs ne changent rien à leurs anciens usages, quand même ils en connoissent les defauts. *Bonneval* voulut introduire chez eux notre discipline militaire, et pour cela

cela il avoit formé un corps de quelques centaines d'hommes, armés et exercés comme nous. Le Sultan les vit, ils lui plurent: mais il ordonna à *Bonneval*, de se desister de cette entreprise. Mustafa, à present regnant, qu'on dit aimer les arts, vouloit faire traduire un livre françois, qui traite de l'Architecture civile et militaire; les gens de loi et d'eglise, que l'on nomme *Ulema*, s'y opposerent, comme a une chose contraire à leur religion, de façon, que les Turcs ne traduisent à present que les gazettes d'Hollande, où ils changent ce qui leur deplait. L'Ulema ou le clergé fait trembler l'Empereur, comme dans tous les païs, ou l'ignorence a etablit son regne.

A présent le Grand-Vizir et les Bassas sont presque tous gens élevés dans le serail, où quelqu'uns ont restés jusqu'à l'âge de quarante ans. L'on n'avance plus de Janissaires à ces emplois. Leur Aga même, depuis plus de 60 ans, n'est plus tiré du corps; parcequ'on ne se fie pas à ce qui en sort. Quelle expérience peuvent avoir ces Généraux? souvent le Grand-Vizir, qui commande l'armée, à

été deux mois auparavant employé dans les finances, ou dans la cour, ou dans les écuries etc. Il en eſt de même des autres, ſans en excepter le Capudan-Baſſa ou Grand-Admiral.

J'ai déja dit, que les Turcs avoient fait la plupart de leurs conquêtes d'Hongrie en tems de paix ou de trève. L'on ſe contentoit ordinairement de s'en plaindre, et ne pouvant y remedier, l'on fermoit les yeux.

Montecuculli dit, que lorſqu'il les battit à St. Gothart, l'on ne ſe ſouvenoit de vie d'homme d'avoir eu une guerre declarée avec eux, quoiqu'on ſe fit reciproquement tout le mal imaginable. A préſent cela a changé. Les Tartares et Turcs ont ceſſé de faire des courſes; auſſi leurs richeſſes, qui conſiſtent en eſclaves, ont elles bien diminué. A peine en ont ils pour la chiourme des galéres du Grand-Seigneur: encore les achetent-ils des Corſaires de la Mediterranée, dans leſquels conſiſtoit autrefois la plus grande force maritime de l'Empire turc, au lieu, qu'à préſent, ils s'en regardent plûtôt comme alliés, que ſujets, et ne ſont plus

for-

formidables, qu'à des petits batimens marchands. Ils ne mettront pas dix vaisseaux de guerre en mer, encore n'y en aura-t-il que deux ou trois de ligne; les autres ne sont que fregattes etc.

Le Maréchal de *Villars* dit dans ses memoires, dont le seul premier Tome est de sa main, qu'à la bataille d'Esseck, l'on ne vit point de Généraux turcs devant le front de leur armée, pour y donner leurs ordres et reconnôitre le position des Imperiaux; d'où il juge, qu'ils en font toujours de même, et sont très ignorans dans le métier: mais c'est une erreur; car, si alors il ne vit aucun Bassa, c'est que les Janissaires en avoient massacrés plusieurs le jour auparavant, et les autres, qui n'etoient pas d'avis de livrer bataille, s'etoient cachés, pour éviter la rage de ces mutins. Marsigli donne plusieurs plans de bataille, où les Janissaires furent tous passés au fil de l'epée: mais l'on y voit toujours la Cavallerie melée avec l'Infanterie. Ceux, qui ont fait les dernieres campagnes en Hongrie, conviendront, qu'avant une action les Basses et grands officiers turcs etoient dans un con-

tinuel mouvement, et venoient nous reconnoitre de fort prés, le fabre à la main, avec leſquels ils faiſoient des geſtes menaçants. On pouvoit les reconnoitre à la beauté de leurs chevaux, équipages et harnois, ainſi qu'à leur longue barbe, qui chez eux eſt une marque d'honneur, et rend reſpectable. Les Tſchauſchen font chez eux le ſervice d'aides de camp, et portent les ordres de coté d'autre: mais on les regarde moins comme gens de guerre, que comme des meſſagers, chargés de porter des commiſſions et ordres, où l'on les envoye.

Lorſque le Mufti eſt à l'armée; un fetva ou ordre emané de lui effectue plus, que tous ceux du Grand-Vizir, et même du Grand-Seigneur, comme Cantemir en donne pluſieurs exemples. Par un fetva les Janiſſaires peuvent être retenus, lorſqu'il leur vient dans la tête de batailler ſans rime ni raiſon et contre la volonté de leurs ſuperieurs.

Les Turcs ont commencé à ſe retrancher, quelques années avant la paix de Carlowitz, dans le tems de leur abaiſſement: mais dans la derniere guerre, l'on

n'a

n'a pas vû, qu'ils l'ayent fait. Leurs retranchements consistent en un méchant fossé, profond de trois ou quatre pieds, sur le double de largeur, dont, de même que dans nos tranchées, la terre se jette en dehors, pour en former le parapet; de leur coté ce fossé est creusé en pente, pour pouvoir y descendre commodement. Les Janissaires plantent leur couteau sur le revers, pour y appuyer leur fusil, et tirer juste; et quand un l'a fait, il quitte la place à un autre, et ordinairement va fumer sa pipe et boire son caffé, si l'on lui en donne le tems. S'ils veulent faire un retranchement très fort à leur façon, il leur faut pour cela des pionniers; car les autres, surtout les Janissaires, n'aiment pas remuer la terre: cela leur est trop bas. Ils font le fossé, comme j'ai dit, mais plus large, avec une banquette au parapet. Le revers en est plus haut, et finit en talus, comme un chemin couvert. Au haut du dit revers ils plantent des fraises ou petites pallisades obliquement, les pointes en dehors, et ils mettent des sacs à terre entre les dites pallisades. Ainsi ils n'ont point de fossé

du coté de l'ennemi, tout comme dans nos tranchées. Leur retranchemens de la premiere ſorte n'arreteroient pas la Cavallerie pruſſienne.

Ils placent alors leurs canons ſur des plate formes, ou eſpéce d'epaulements.

Quoiqu'il ſoit certain, que les Turcs dans une telle poſition ſe deffendent valeureuſement: ils y ſont pourtant dans leur foible, et y ſeront toujours battus. Je traiterai à la ſuite plus au long de ceci. Leur plus grande force conſiſte dans leur nombreuſe Cavallerie, qui dans un retranchement ne peut être que ſpectatrice.

Il faut vaincre les Turcs par le bon ordre et les belles manoeuvres. Ils ont de leur coté la bravoure, l'addreſſe perſonelle et le nombre. Je ſuis bien ſûr, que corps à corps un Turc reſtera le maître. Ainſi il faut rendre tous ces avantages inutiles, et même les faire tourner à leur dommage.

C'eſt un grand bonheur pour la Chrêtienneté, qu'ils reſtent aveugles, et que, bien que quelqu'uns d'eux connoiſſent le defaut de leurs armes et de leur tactique, ils ne ſoient pas les maitres d'y remedier,

ſans

sans quoi, il y a longtems, que les turbans seroient à la mode en Allemagne. Comme je conseille de livrer bataille dans la plaine; il ne faut pas donner aux Turcs le tems de se retrancher. Ils pourroient le faire mieux, que par le passé, quoiqu'il soit certain, que, cela leur arrive rarement, et il faut des pionniers, qu'on fait venir de tous cotés, et ne sont que des païsans des provinces voisines, que l'on paye assez largement pour leur travail. Cela prend du tems.

En marche, même en tems de paix, les Turcs observent une très mauvaise discipline. Les Grands n'ont pas honte, quand ils passent quelque part, de se faire defrayer par les habitans. Ils en exigent même de l'argent, et ménacent, au cas de refus, de séjourner longtems dans la même ville ou village, pour y causer le double de dépense avec leur suite. Il n'y a pas cent ans, que cette pauvreté a pris naissance. Aussi les endroits situés sur les grandes routes deviennent a vuë d'oeil deserts.

Quand on est devant les Turcs, il faut poser les grandes gardes de Cavallerie

dans le même ordre, que l'on campe: je veux dire, les mêler avec celles d'Infanterie. Ces derniéres sont dans des flêches ou redoutes, où il y a du canon. La Cavallerie met les siennes un peu en avant entre les dites flêches, mais les redoutes doivent s'étendre tout le long du front et tout autour du quarré, si l'on le croit néceſſaire. Si l'on poſoit les gardes de Cavallerie, comme devant un autre ennemi: elles ſeroient à tout moment ramenées, juſqu'au front de bannieres, par les Turcs, que leur agilité et nombre et hardieſſe rendent ſuperieurs dans tous les cas, où l'on ne combat pas en phalange et en grand ordre. Mais les gardes de Cavallerie ſe trouvent melées avec celles d'Infanterie; ſi elles ſont pouſſées, elles ſe retirent ſous le feu de ces redoutes, qui les protégent.

Je dis encore une fois, qu'il faut donner du canon à la Cavallerie, comme celle des Ruſſes en a eu avant la paix de Belgrade, et même en Finlande, puiſque vis-à-vis des Turcs elle ne doit faire aucun mouvement bruſqué. C'eſt un bon moyen de contenir et diſperſer les

Spa-

Spahis, qui est le seul but, que dans une bataille ou action l'on doive se proposer; car de vouloir les attaquer le sabre à la main en ligne, à moins qu'ils n'eussent un defilé ou riviere à dos, ce seroit autant, que de vouloir prendre des moineaux en leur jettant un bâton. La légéreté de leurs chevaux les met vîte en sureté, et d'ailleurs l'on couroit grand risque. C'est comme si un gros de Cuirassiers vouloient faire une attaque sur des Cosaques, et les poursuivre. Ceux-ci laisseroient courir les premiers, jusqu'ils s'appercassent, que leurs grands chevaux, qui ne sont pas propres à cela, seroient hors d'haleine, et leur ordre rompu, alors ils feroient volte face, et les Cuirassiers seroient surement fort mal menés. Les Spahis sont aussi adroits et légers que les Cosaques, et pour le moins aussi braves, et mieux montés. Dans une bataille ils ne se servent, comme je l'ai dit, que du sabre: mais dans les escarmouches ils employent toute sorte d'armes, surtout les javelines, quand ils viennent à portée de pouvoir s'en servir, et agissent à la cosaque: je veux dire, qu'ils s'étendent

et

et se dispersent de tous cotés. L'on pretend, que ceux d'Asie sont les meilleurs, sans doute à cause de leurs chevaux: mais les Janissaires d'Europe sont les plus estimés, comme plus accoutumés à la fatique et au froid. Les Mores, Arabes, et Egyptiens sont si mepriśés, qu'on a fait une loi, de n'en point recevoir dans les Janissaires.

Je dirai encore, que, si la maison d'Autriche avoit la guerre avec les Turcs, la grande armée ne doit point s'eloigner du Danuble: mais elle peût faire agir les Croates à droite, dans les montagnes d'Albanie et Bosnie, et les milices de la Transylvanie à gauche, dans celles de Vallachie. Ces trouppes rendront là des grands services; c'est tout ce que j'en dirai ici.

Les Russes doivent:

1° S'ils font la guerre en Moldavie, prendre quelques postes dans l'Ukraine polonoise, et les fortifier, pour avoir le dos libre, et couvrir leurs convois et magacins. Ils ne doivent pas trop s'éloigner des derniers: mais à mesure que l'armée avance, ils doivent les faire suivre. L'affaire

faire du Pruth peût leur servir de leçon. Les postes en question n'ont pas de grandes fortifications. Il suffit qu'ils puissent resister aux Tartares et autre Cavallerie légére; puisqu'on est sûr, que l'Infanterie turque ne s'avantuera pas si loin.

2° Les Russes doivent entreprendre les sieges, ou pendant l'hyver, ou quand l'armée turque a quitté la Campagne, soit qu'elle y soit obligée par la perte d'une bataille, ou par la saison.

3° Dans une bataille ils doivent, pour les raisons, que j'ai expliquées ailleurs, éviter les endroits coupés.

4° Jamais le corps de bataille ne doit se débander à la poursuite des ennemis, lorsquils sont en deroute.

5° S'ils portent le Theatre de la guerre sur la mer noire, ils doivent engager dans leurs interêts les habitans de l'ancienne Colchide, lesquels se donnent pour chrêtiens du rite grec: j'entends les Georgiens, ceux d'Imirette, de Mingrelie et du Guriel, comme aussi les Circassiers, lesquels sont tributaires du Grand-Seigneur et du Chan de la Crimée. Depuis que j'ai ecrit ce traité, j'ai appris,

appris, que cela est arrivé, et qu'on leur a envoyé le Général *Tottleben*, avec quelques trouppes reglées et de l'Artillerie, pour faire diversion du coté de Trebizond.

6° Il faut dans une action plûtot resserrer l'ordre de bataille, que le trop étendre, mais bien assurer les flancs.

7° L'on avancera fierement, lentement et bien allignés, sans flottement, s'arretira de tems en tems pour un peu reposer et rectifier ce qui pourroit être derangé. Cette manoeuvre est assez difficile pour des trouppes, qui ne sont pas bien exercées en grand corps.

8° Il faut avoir uniquement pour but de chasser la Cavallerie turque, et de detruire les Janissaires, pour se rendre maitre de leur camp, artillerie et magazins. Les Janissaires sont-ils sabrés, comme il est à croire qu'ils le seront: l'on peut être assuré, qu'il faudra plusieurs années, pour les retablir. *Marsigli* en dit la raison, qui est, qu'aprés une telle defaite personne ne veut s'y engager, et l'on ne peut pas obliger les Turcs de servir contre leur volonté.

9° Se-

9° Selon *Montecuculli* il faut opposer l'Infanterie aux Spahis, et la Cavallerie aux Janissaires, ou pour mieux faire selon mon systême, mêler ces deux armes, pour être également fort par tout, et prêt à tout evenement. Cet arrangement, qui devant tout autre ennemi seroit insoutenable, est ici absolument necessaire.

10° J'ai dit, que c'est la Cavallerie légere, qui doit frapper les derniers coups. Elle doit être au commencement de l'action, jusqu'à ce que l'ennemi soit en deroute, en interligne derriere la premiere, pour la soutenir, d'autant plus que la seconde se trouve trop eloignée pour le faire, et sert plûtôt a couvrir le dos, et faire feu en arriere, qu'a combattre, si les autres trouppes etoient renversées. D'ailleurs le bagage et autres choses, qui se trouvent dans le quarré long, l'empêcheroit d'agir avec succes, et d'avancer.

11° Comme les gros équipages, s'ils étoient dans le quarré, quand on marche à l'ennemi, causeroient un extrême embarras, surtout si le païs n'etoit pas tout à fait uni: il faut les laisser en arriere,

sous

ſons la garde de quelques mille hommes d'Infanterie et de Dragons. L'on les arrangera en Wagenbourg ou parc. Les Valets doivent être armés, et aider à les defendre, ainſi que les Cavaliers demontés, Vivandiers, et même les malades, qui peuvent un peu ſe remuës, et qu'on peut aſſeoir ſur les chariots; en un mot, il faut faire uſage de tout. Ils ne pourront être attaqués que par de la Cavallerie; car, comme je l'ai déja dit, les Janiſſaires ne ſe détachent pas du gros de l'armée.

12° Il faut éviter les marches forcées, ſurtout dans les grandes chaleurs, où l'on ſouffre de la ſoif, ce qui peut cauſer bien du dommage à vos trouppes. Chaque ſoldat doit avoir un flacon de fer blanc, rempli d'eau, dans laquelle il éteint un fer chaud, ſur tout dans le Steppe, ou l'on n'en trouve que dans des mares; et l'on ne doit pas permettre, qu'il en boive, qui ne ſoit ainſi preparée ou bouillie. L'on ne doit lui laiſſer manger aucun fruit cru; il doit tous les jours faire ſa cuiſine, et avec le biſcuit, puiſque alors le pain eſt rare. L'on doit lui donner de la viande,

viande, de l'eau de vie et de l'ait. Les Russes fument peu de tabac: mais en Hongrie il faut que le soldat en ait, comme aussi du petit vin, qui y est à fort bon marché. Quand l'on n'a ni boeufs ni autre betail, l'on peut manger du cheval; la chair n'en est pas si mauvaise, puisque les Tartares en font leur principale nourriture et s'en trouvent bien.

13°. Il faut prendre ses arrangemens, pour qu'une grande partie de l'armée, surtout d'Infanterie et de Cavallerie légére, puisse passer l'hyver dans le païs conquis, y fortifier les postes, qu'on croit convenables, et abandonner ceux, qu'on a laissé loin derriere soi, pour ne pas trop affoiblir l'armée par les garnisons, qu'il faut y laisser, à moins, qu'ils ne soient absolument necessaires, pour se conserver une communication avec quelque province ou forteresse.

14° Tant que le Turc est en Campagne, qu'on ne partage point l'armée, et que l'on n'ait d'autre but, que de le combattre.

Quand les Turcs sont rassemblés, ils ne font que peu ou point de détachements pour la petite guerre; à moins, que la necessité du fourage ne les y oblige, ils laissent cela aux Tartares, Moldaves et Valaques: mais ils cherchent les escarmouches, où ils prennent grand goût, de même que tous les Hussards du monde.

Lorsque les armées se trouvent en présence l'une devant l'autre, il y a un tiraillement continuel entre les deux fronts. Les Spahis et Volontaires à cheval sortent du camp, pour montrer leur bravoure et addresse, puis ils reviennent boire du caffé et fumer une pipe, ensuite ils retournent à leur fantaisie, et tirent de fort loin, de même que les Hussards et Cosaques. Rien n'est plus amusant, que de voir ce manège; mais il ne faut pas le laisser durer longtems, parceque

1° Cela ne sert qu'a montrer aux Turcs, qu'ils sont adroits et mieux montés que nos gens, ce qui leur donne du mépris pour eux, et de la hardiesse.

2° Par-

2° Parceque ces escarmouches peuvent engager une affaire génerale, malgré que l'on en ait.

Quand donc les Spahis et Volontaires s'approchent trop des postes de Cavallerie, il faut les faire retirer à coups de canon. Ne le fait on pas; le nombre des escarmoucheurs s'augmente insensiblement. Du coté des Turcs personne ne veut céder, pour ne pas paroitre avoir du dessous; l'affaire ainsi devient plus serieuse, et les Janissaires ne sont pas faciles à contenir; ce tiraillement les anime, surtout si leurs gens amenent des prisonniers, ou rapportent en triomphe quelques têtes sur leurs piques. L'on pourroit par-là se voir obligé de combattre bon gré, malgré qu'on en eut, et peut-être avec désavantage; ce qu'il faut absolument éviter, de même que les affaires de poste.

Si l'on est dans un camp, pour s'y laisser attaquer, croyant pouvoir le faire avec avantage: je ne suis pas d'avis, qu'on laisse hors du quarré des postes détachés, parceque ce sera surement sur eux, que les Turcs fixeront leurs attaques et les

accableront par leur nombre et leur vivacité; comme cela est arrivé le 9e Septembre à quelques bataillons, que les Russes avoient placé devant leurs gauche dans un bois, et qui furent pris de tous cotés. Que, si l'on veut soutenir ces corps détachés, il faut faire sortir des trouppes du quarré long, ce qui peut en deranger l'ordre, au lieu, que, si l'on reste en un seul corps, l'on est également redoutable par tout, et ne donne aucune prise aux Turcs, d'agir selon leurs principes.

Quand les armées sont en face l'une de l'autre: il faut se résoudre à ceder aux Turcs les fourrages, qui sont entre vous et lui. L'on ne pourroit les fourrager, sans s'exposer à de grandes escarmouches, qui pourroient avoir les suites, que j'ai dit, et il seroit très dangereux de le faire, quand même l'on y employeroit du canon et de l'Infanterie, que les Turcs pourroient éviter. Une chaine ne pourroit être assez forte et contigue, pour arreter une trouppe de 30 à 40000 chevaux, qui se jetteroit sur elle avec impetuosité. Il en pourroit aussi resulter une affaire générale, surtout si le

Musti

Mufti n'eſt pas à l'armée, pour y lancer un fetwa. Fourragez donc ſur vos devants, avant que les Turcs ſoient a portée de vous inſulter, ou abſtenez-vous en entierement.

J'ai dit, que je ne trouvois pas à propos d'avoir trop de Cavallerie légére dans la grande armée, j'entends par-là les Coſaques et Calmouques; car les Huſſards et Dragons ſont à deux mains. Il vaut mieux détacher les premiers, pour faire une diverſion, comme cela eſt déjà expliqué. Il ſuffit d'en avoir avec ſoi quelqu'uns pour les patrouilles: par exemple, a-t-on 24000 hommes de Cavallerie reglée, il ſuffit d'y en joindre 5000 d'autres. En prend-on davantage, ils cauſent une grande conſumption de vivres, et ſurtout de fourrages, au dommage de l'armée, et l'on ſçait qu'un Coſaque et Calmouque mene pluſieurs chevaux en Campagne: ne ſera d'ailleurs pas eux, qui gagneront des batailles? Il faut vis-à-vis des Turcs mettre de coté ce qui s'appelle petite guerre. Ils ſeront toujours trop ſuperieurs en Cavallerie, qui toute eſt très légére.

De vouloir les tracaſſer, ce ſeroit remuer un nid des guêpes, pour en avoir du repos. Il eſt donc inutile, de chercher de remporter des avantages ſur les Turcs avec cette arme. Marchez-vous en avant, ſurtout dans un païs coupé ou montagneux, et même dans la plaine: gardez-vous bien, d'envoyer de grands corps de Cavallerie légére devant vos colonnes ou vôtre front, quand même vous la feriez ſoutenir par des Cuiraſſiers, et ceux-ci par quelque Infanterie, ſurtout quand le terrein eſt reſſerré; parceque, ſi les Turcs s'en apperçoivent, ils rameneront avec impetuoſité vôtre Cavallerie légére, laquelle en pliant renverſera la peſante, et toutes les deux l'Infanterie, laquelle ne pourra faire feu, ſans tuer vos propres gens, comme l'on en a pluſieurs exemples anciens et modernes, et même devant Choczim, où les Ruſſes eurent un moment critique. Je ne peux m'empecher de dire, que j'eus un jour ſur cet article un entretien avec le Prince *Wolkonski*, en préſence de pluſieurs Seigneurs, et predis ce qui eſt arrivé.

Pour

Pour éviter cela, il faut que la tête de l'armée ſoit faite par l'Infanterie, laquelle eſt l'arme la plus propre à arreter un eſſaim de barbares. Il ſuffit de la faire procéder par autant de chevaux légérs, qu'il en faut pour decouvrir et reconnoitre, ſans les faire ſoutenir par d'autre Cavallerie, et dès que l'ennemi vient à eux, ils doivent ſe replier et ſe placer derriere l'Infanterie, pour lui donner le moyen de faire jouer ſon canon, et ſa mouſqueterie; par où les Turcs ſeront bien vite repouſſés, ſans perte de vôtre part. Si vous voulez vîte ruiner votre Cavallerie: vous n'avez qu'à lui faire faire des courſes ſur les Turcs. Vôtre principal but doit être de livrer bataille, pour reſter maître de la Campagne. Il ne faut pas ſéjourner longtems dans un camp, pour les raiſons ſuivantes.

1° A cauſe de la commodité des fourrages et paturages, que l'on ne peut chercher loin devant les Turcs.

2° Pour éviter les maladies, qu'un long ſéjour dans le même camp rend inévitables; puiſque les immondices corrompent l'air, l'eau de puits ſe gate à

force d'y en puiser, ainsi que celle des étangs, elle devient troublée et bourbeuse.

3° Pour rompre les desseins des Turcs, et ne pas leur donner le tems de prendre une position avantageuse, de mettre leurs canons sur les affuts et en batterie, de former un plan pour vous attaquer, et de fixer leurs attaques.

Pour marcher en plaine sur plusieurs colonnes, voici, comment il faut s'y prendre. Les colonnes, qui forment les flancs, les ferment sitôt, que l'on commande: *halt!* Par exemple: sont-ils de quatre bataillons, ils formeront deux ou même quatre colonnes; veut-on marcher par la droite, la premiere ligne ainsi que l'interligne et la seconde se rompent par la droite, à moins que la derniere n'ait fait front en arriere, alors elle se romproit par sa gauche, à fin que par le simple quart de conversion par manche tout soit en ordre. Il est indifferent, de quelle façon les colonnes, qui forment les flancs, le fassent. Celles de celui, qui a la tête, se déployent à droit et à gauche: mais celles de celui, qui

ferme

ferme la queuë du quarré, que je suppose être le gauche, doivent manoeuvrer autrement; puisque devant faire front du coté, d'où ils viennent, ils ne pourront pas déployer. Je suppose ce flanc de quatre bataillons; les deux les plus proches de la premiere ligne doivent se mettre en collonne par la droite, et les deux autres par la gauche. Sitôt, qu'on commande: *halt!* la tête de deux premiers fait le quart de conversion à gauche, et marche de même. Les deux autres le font à droite. Quand la tête du premier bataillon a joint la gauche de la premiere ligne, et formé l'angle, et que la quatrieme en a fait autant à la seconde ligne: l'on commande: *halt, front!* alors les deux premiers bataillons font par marche le quart de conversion à gauche, et les deux autres à droite, par où tout se trouve à sa place. Les mouvemens de ces quatre bataillons doivent être executés avec beaucoup de vivacité; parcequ'ils ont plus à marcher, que le reste de l'armée, pour se porter, où ils doivent être. Les autres trouppes sont toujours à même, de faire front par le simple quart de con-

verſion par manche, hormis les bataillons du flanc droit, qui doivent déployer; et pour le faire plus vîte, doivent marcher les manches le plus ſerrées en avant, qu'il ſe pourra; ainſi il ne faudra qu'un moment pour former le quarré long. Si l'on marche par la gauche, l'on agit vice verſa: mais ſi l'on eſt fort près de l'ennemi, les bataillons des flancs doivent marcher dans l'ordre, qu'ils doivent combattre ſans ſe rompre, quoique ceux des lignes ne courrent aucun riſque de le faire, par la facilité, qu'ils ont de ſe remettre dans un inſtant.

Comme il faut avoir des chevaux de friſe devant les flancs, et que je les ſuppoſe tels, que ceux, que le Prince *Repnin* a fait faire a Varſovie ſur des roues, et donc j'ai déjà parlé: marche-t-on en avant: ils reſtent alors dans leur poſition naturelle; le fait-on par la droite: ceux, qui ſont au droit, reſtent devant le front et ſont pouſſés ſur leurs roues; au lieu que ceux du flanc gauche couvrent, pendant la marche, le dos du dit flanc. J'ai déjà dit, qu'ils ſont conſtruits de façon, qu'on peut les faire cheminer, où l'on

l'on veut, sans leur faire perdre leur position naturelle.

Les Russes ont dans chaque régiment une compagnie de chasseurs, qui doivent être bons tireurs et ont de grandes bayonettes; ainsi l'on peut s'en servir pour fermer les flancs au lieu de bataillons, ou aux équipages. L'on n'a que jetter les yeux sur *Montecuculli*, pour voir, que je ne fais qu'expliquer et développer les regles, que ce grand homme nous a donné. L'on sait, que depuis un siecle, qu'il est mort, les armées chrêtiennes ont tout à fait changé à leur avantage. Leur Artillerie est nombreuse et très bien servie; la Cavallerie plus agile; l'Infanterie toute armée de fusils et bayonettes, plus solide, mieux entretenue, habillée et exercée que jamais; ainsi il faut necessairement faire quelques changemens dans la tactique et façon de combattre.

Les Turcs, au contraire, n'ont rien changé dans leurs armes, et loin de faire des progrès dans le métier, ils ont dégénéré. L'on verra, après ce qui vient d'arriver a Choczim, la peine, qu'ils auront,

auront, de recruter leur Infanterie. Avec la Cavallerie il y a moins de difficulté; parceque la Cavallerie turque ne peut jamais beaucoup perdre, si non par un événement, comme celui du 17e Septembre, où tout chemin pour fuir lui étoit fermé; et d'ailleurs il y a nombre de Volontaires, qui ont promesse d'obtenir des Timars, et grands fiefs de Sayns, comme je l'ai déjà expliqué.

Le Grand-Général dit aussi, qu'il ne faut pas attendre, qu'on soit attaqué des Turcs: mais qu'il faut les prevenir, et leur aller sur le corps, sans leur donner le tems de se reconnoitre. Il veut aussi, que l'on ne s'attache à aucun siége, lorsque leur grande armée est en campagne: mais qu'on le fasse, avant qu'elle y soit entrée, ou après qu'elle l'a quitté, maxime, qui peut être prouvée par nombre d'événemens de son tems et du nôtre.

Je veux un peu toucher leur façon de camper, et marquer celle de les attaquer en évitant leur nombreuse et puissante Artillerie. J'ai déjà dit les difficultés, que les Généraux russes trouvent

de

de mêler la Cavallerie avec l'Infanterie; c'est pourquoi j'ai proposé de mettre la premiere un peu en arriere, derriere les intervalles, que laissent entre eux les bataillons, pour y placer leurs canons et autres pieces d'Artillerie. L'on ne peut, pendant qu'elles jouent, pas mettre des chevaux de frise devant: ils en seroient bien vite fracassés, à moins qu'on ne voulut tirer en l'air, et c'est par là que les Cuirassiers doivent sortir, pour tomber l'épée à la main sur les Janissaires, quand les Spahis se sont retirés. Le feu du canon doit cesser, sitôt que l'on en vient à l'arme blanche; ainsi l'on ne peut pas dire, que ce soit la manoeuvre de cette Cavallerie, qui l'empêche de continuer. Si les Russes n'approuvent pas cela, ils ne peuvent en donner autre raison, si non, qu'ils ne croyent pas leurs trouppes assez exercées en grand corps, composé de Cavallerie et d'Infanterie, et pensent ne pouvoir se passer des chevaux de frise, qui soient joints comme un enclos.

La Cavallerie russe est à present belle, quoique je ne trouve pas assez d'égalité entre

entre les régiments, ce qui je crois vient de ce, qu'ils se trouvent en tems de paix trop éloignés les uns des autres, pour que le Général de Cavallerie, ou un Inspecteur, qui entend le métier à fond, les puisse assez souvent voir, et faire manoeuvrer ensemble. Il y a encore une chose, qui peût y contribuer; c'est que chez eux les Colonels sont chefs des régimens, et y ont une grande authorité. Lorsqu'ils sont fait Généraux, ils les perdent, de façon, qu'un régiment change souvent de chef; au lieu, que dans les armées Allemandes, si l'on a une fois un régiment, ordinairement on la garde jusqu'à la mort. L'on le regarde comme son propre bien, et s'applique à le meilliorer, tant qu'on peut. C'est le seul moyen, par où un Général prussien peut en tems de paix se recommander auprès de son Roi.

Les Russes ont six régiments de Cuirassiers et vingt de Carabiniers. Les derniers ne different des premiers, qu'en ce qu'ils n'ont point de cuirasses. Ils ont outre cela 17 régimens de Dragons, lesquels sont ordinairement au fond de la Russie,

et

et en Sibarie: mais je trouve, que le Dragon et ſon cheval ne ſont pas aſſez forts pour ſoutenir le choq d'une Cavallerie allemande. Il y a outre cela une garde à cheval, et près de dix mille Huſſards. Les régimens ſont de cinq eſquadrons et exercés à la pruſſienne: mais pas aſſez en grand. Ce n'eſt que depuis la derniere guerre, que cette Cavallerie a été miſe ſur un bon pied; car auparavant elle ne pouvoit, à la reſerve des Cuiraſſiers, pas pretendre au nom de Cavallerie reglée, et vis-à-vis des Pruſſiens l'on ne s'eſt pas hazardé de la mettre dans une bataille en premiere ligne. A preſent, qu'elle a tout changé à ſon avantage, il ne lui manque que de montrer ce qu'elle peut, et juſqu'alors il faut la faire protéger par le feu de canon et de mouſqueterie, comme je l'ai déjà expliqué. Je la regarde comme nouvelle: ainſi il ne faut pas l'expoſer à être battue. Cela l'intimideroit, au lieu de la rendre hardie: et ſelon la façon, que je propoſe de la faire agir, elle eſt ſure d'avoir avantage ſur les Turcs, et ne riſquer rien.

Voici

Voici à peu près, comme il faut attaquer les Turcs dans leur camp, et le plan donnera une idée de la façon, qu'ils le posent. L'Infanterie est toujours au centre et la Cavallerie aux ailes, en rond plein, et quelquefois en croissant avec les pointes en arriere. L'Artillerie est au centre devant les Janissaires. S'ils campent en croissant renversé ou plûtôt en arc: il y a une espéce de reserve de Cavallerie, qui en represente la corde. Chaque corps campe aussi en rond. Ils posent beaucoup de gardes de Cavallerie devant, derriere et sur les flancs, lesquels peuvent se soutenir les uns les autres. Ils ont de plus quelques mille chevaux au piquet, lesquels se tiennent ensemble près de l'Infanterie, sans desseller. Voilà en gros leur façon de camper. Le Grand-Vizir est au milieu du cercle, et tend ses tentes sur une hauteur, s'il s'y en trouve une, d'où il peut voir toute son armée.

Si l'on marchoit droit sur le centre de ce camp: l'on s'exposeroit à tout le feu de l'Artillerie, qui en couvre le front. L'on peut l'éviter, en

en manoeuvrant, comme je vais l'expliquer.

Je suppose, que l'on soit en bataille à une lieue des Turcs; pour leur donner le change, l'on s'en approche presque à la portée du gros canon, alors tout d'un coup l'armée fait par manche, à droit ou a gauche, selon qu'on le croit le plus convenable, le quart de conversion, à la reserve des flancs, qui restent alors dans leur position naturelle, si non que celui, qui ferme, fait demitour à droit. En marchant ainsi par ligne en quarré long, l'on se poste obliquement, sur un flanc ou aile du camp turc, et quand on y est arrivé, l'on fait front par le quart de conversion par manche. Dans une telle marche, il faut bien observer les distances et les intervalles, à fin que, quand les manches se remettent, tout soit dans l'ordre convenable, et prêt à bien recevoir les Turcs, au cas qu'il leur prit envie de vous prevenir et tomber sur le corps, tandis que vous êtes encore en marche.

J'ai déjà dit, qu'ils n'observent aucun ordre, rangs, divisions etc. et qu'ils ignorent absolument ce que nous appellons manoeuvres; qu'il leur faut un tems infini pour pouvoir se servir de leurs canons, lesquels ils ne peuvent presque remuer sur leurs affuts, de façon que si, au lieu de les attaquer par leur front, nous les tournons pour tomber sur leurs flancs; toute leur Artillerie leur devient inutile, à la reserve de trois ou quatre pieces de l'aile, sur laquelle on tombe. De croire, qu'ils changeront de position, est une erreur. Et comment pourroient ils en venir à bout en campant, comme ils font, et comment feroient ils un mouvement, pour, selon leur sistême, se mettre en état de nous recevoir? Je laisse à juger, dans quelle confusion ils se trouveront. Restent-ils immobiles, nous pouvons, en les tournant en quarré long, marcher aussi loin, que nous le jugerons necessaire pour trouver leur partie foible.

Puis-

Puisque l'on veut des chevaux de frise, sur des roues, il faut que dans cette manoeuvre l'on les tire entre nôtre front et l'ennemi, toujours dans leur position naturelle, que l'un touche l'autre. Lorsqu'on marche ainsi par ligne en quarré long obliquement par un flanc, ou qu'on le fasse tout droit: l'on doit donner à chaque ligne ou colonne, ou aux bataillons des flancs un point de vue pour s'y regler. Ne se trouve-t-il ni arbres ni hauteurs, clochers ou autres choses, qui puissent être propres à cela: le Général, qui conduit la tête ou les bataillons du flanc, qui ouvre la marche, doit observer de rester en marchant toujours à la même distance de l'ennemi. C'est le moyen de manoeuvrer avec justesse. Les manches doivent exactement suivre les traces de celles, qui les précédent, sans jamais se jetter ni à droit ni à gauche, sous pretexte de reddresser la colonne; car pour peu, que la premiere manche change son front, si celle, qui suit, en vouloit faire autant, la queuë de la

colonne n'auroit autre chose à faire, que de se tirer à toutes jambes tantôt à droite et tantôt à gauche, comme dans un menuet, ce qui causeroit un grand desordre. Il faut donc, que chaque manche se contente de suivre les traces de celle, qui la précéde, que si la premiere se tire à droit ou à gauche, celle, qui suit, ne doit le faire, que lorsqu'elle est arrivée à la même place, où ce mouvement a été exécuté. Il faut dans une telle manoeuvre suivre la methode prussienne; alors l'on est sûr de garder les distances et intervalles convenables. Par exemple: si l'on se rompt à droit: les officiers, qui conduisent les divisions, compagnies ou pelotons, marchent à la gauche de leur trouppe, qui est le coté, où l'on doit faire front; et vice versa, si l'on s'est rompu à gauche. Au lieu, que, s'ils restoient dans les colonnes, devant leurs manches ou pelotons, selon qu'on est divisé, ils ne pourroient voir que ceux, qui marchent devant eux; au lieu, que sur les ailes ils le peuvent loin.

De

De vouloir faire mouvoir l'armée par un ſimple à droit ou à gauche, c'eſt à dire par files, ou contremarcher, ce ſeroit riſible; puiſque, pour l'exécuter, les fils devroient s'ouvrir, ſans quoi le ſoldat ne pourroit remuër. Tout ne peut pas ſe mettre en mouvement en même tems, et depuis que l'aile droite, ſi l'on veut aller a droit, a commencé à ſe mouvoir, il faudra bien du tems, juſque la gauche ſoit à même de le faire. Veut-on faire front: cela prend tout autant de tems, ſi l'on pretend, que préallablement les trouppes n'ayent entre les files pas plus de diſtance, qu'il leur en faut; ſi non, il ſe trouve, que les files ſont ouvertes du double plus, qu'elles ne devroient. Dans le premier cas, ſi la ligne eſt de vingt bataillons, les derniers n'arriveront qu'un quart d'heure après les premiers, à leur place. Cela eſt encore moins practicable dans la Cavallerie, laquelle ne peut faire à droit que par quatre. Ainſi il vaut mieux ſe rompre par manches, compagnies ou pelotons. La ſeconde

ligne ne doit faire front en arriere, que quand l'ennemi s'y montre. Je suppose d'avance, que l'Infanterie est aussi bien exercée à tirer en arriere qu'en avant.

J'ai déjà dit, que cette ligne n'est que pour couvrir le dos et arrêter la Cavallerie turque: elle est sûre de n'être pas attaquée par les Janissaires. Il est rare d'en voir plus de trente mille dans la plus grande armée, et ils combattent sur une fort grande hauteur, de façon qu'ils prennent un très petit front: mais qu'on soit sur ses gardes aux flancs. Si vôtre Infanterie n'est pas bien exercée à faire feu par peloton en avancant, sans risquer de se rompre: alors il faut le faire par bataillon entier, après s'être arrêté un petit moment.

Il ne faut pas commencer à tirer de trop loin; car si les boulets de canon ne font point de mal aux Turcs, cela ne sert, qu'à les animer. Les grands cris, qu'ils jettent, leur empechent d'entendre

dre le ſiflement des bales. Veut-on intimider les Turcs: il faut leur tuer du monde. Qu'on ne ſe preſſe pas trop de tirer; que l'on donne au ſoldat le tems de bien enjouer: mais qu'il charge vîte. Que de même les Canoniers, à force de vouloir tirer vîte, ne le faſſent pas en l'air, comme cela arrive ordinairement. Le feu des Turcs ne ſignifiant preſque rien, vos ſoldats ne ſe déconcerteront point, comme devant un autre ennemi, mais ils garderont leur ſang froid.

Si l'on combat dans un païs coupé: l'Infanterie ne laiſſe d'intervalle entre les bataillons, qu'autant, qu'il en faut pour placer les canons, je veux dire moins, que dans la plaine; puiſque la Cavallerie ne pourra pas agir, et par conſequent ſera en arriere en 2de, 3e ou 4e ligne, ſelon le terrein et le front, que l'on prend. Si l'on peut placer le canon ſur des hauteurs, il ne faut alors aucunes intervalles du tout.

Quoique les Janissaires se défendent assez bien, quand ils sont retranchés: il n'est pas moins avantageux de les attaquer, en fixant les attaques sur leur partie foible, et les canonant vivement, avant que de faire avancer l'Infanterie. Si leurs retranchemens sont si mauvais, que je les ai depeints: nos armes nous donnent l'avantage. Ils ne tiennent point de rangs. Leurs sabres sont trop courts, pour qu'ils puissent s'en servir par dessus le parapet, tandisque nous pouvons les atteindre avec nos bayonettes. Il s'agit de trouver un endroit, propre à y placer les canons les plus gros; et en grand nombre, pour faire taire les leurs. Si l'on ne peut tout a fait les éviter: il n'est pas possible, qu'autour d'un si grand terrein, que prend une armée turque, il ne se trouve un endroit propre d'y placer une nombreuse Artillerie, pour en battre un aile, ou autre poste, qui sera commandé. Les Aubussiers feront surtout un grand ravage, et étonneront bien les Turcs, qui ne les connoissent point; aussi dans

les

les guerres d'Hongrie n'en avoit-on encore aucun à l'armée. Généralement toutes armes à feu ne peuvent manquer de faire un grand effet sur les Turcs, à cause de la grande hauteur, sur laquelle ils campent et se battent; aucun coup ne peut, pour ainsi dire, porter à faux.

Il me paroit, qu'on ne feroit pas mal, dès que l'armée sera assemblée, de la faire manoeuvrer toute entiere, et lui montrer tous les mouvemens, qu'on croit devoir faire devant les Turcs. Si l'armée se trouve campée en plaine: qu'on la fasse exercer en quarré long, la faisant souvent rompre à droit et à gauche par manches, et souvent se remettre, que les Cuirassiers sortent par les intervalles etc. Que dans un païs coupé l'on lui montre, ce que dans une telle position elle a à faire. Que toutes les manoeuvres soient courtes et distinctes. Qu'on prenne pour cela les jours de repos, et exerce selon le terrein, où l'on est.

L'on trouve quelquefois les Turcs retranchés derriere des chariots en parc ou Wagenburg; l'on peut bien dire, qu'alors ils sont perdus, si l'on les attaque; aussi ne faut-il pas hésiter de le faire, parceque

1° L'on sait qu'un Wagenburg ne sert à autre chose, qu'à proteger un corps d'Infanterie dans une plaine contre une bonne Cavallerie.

2° Comme la force des Turcs consiste principalement dans leur Cavallerie: elle se trouve dans un Wagenburg comme enchainée, et le Canon la désole. C'est dans une telle position, que le Prince *Eugene* les battit à Zenta.

3° Si les Turcs n'ont pas dans un tel enclos des hauteurs, pour y placer leurs canons, ou qu'ils n'ayent pas le tems d'y élever des plateformes: ils n'en peuvent faire aucun usage, puisqu'ils ne s'hazarderont pas de les bracquer hors de la chaine de chariots.

4° Que,

4° Que, s'ils ont de telles hauteurs ou plateformes, où ils ayent mis leurs canons en batterie; comme nous sommes libres dans nos mouvemens, que nous pouvons tourner sans danger à droit, à gauche, et même chercher leur dos; il nous sera facile d'éviter ces immobiles batteries, et de trouver des endroits propres à élever des nôtres contre leur partie foible.

Après une vive canonade, qui ne manquera pas de causer un grand dommage aux Turcs, et de les décontenancer, l'Infanterie s'avance sur les chariots, en donnant de grandes décharges par bataillon, sans que le canon cesse, jusqu'elle soit arrivée au point, qu'il ne puisse plus jouer, sans risquer de tuer nos propres gens.

Arrivés aux chariots, si les Turcs n'ont pas encore plié; l'Infanterie fait encore une décharge à brûle-pour point, et porte des coups de bayonettes aux Turcs, lesquels avec leurs sabres courts

ne

ne pourront faire aucune réſiſtance ni atteindre nos gens. Mais il eſt à preſumer, qu'ils n'attendrons pas, qu'on vienne ſi près d'eux. Le grand feu les aura déjà chaſſés, au lieu que le leur ne peut faire grand effêt. Le Canon aura déjà bien ruiné le parc, et les éclats des roues ou eſquilles auront autant tué et eſtropié de gens, que les boulets; comme cela arrive ſur un vaiſſeau, et derriere tout retranchement de bois, qui n'eſt pas terraſſé.

De cette façon l'on peut emporter une chaine de chariots après l'autre, s'il y en a pluſieurs. La Cavallerie ſoutient l'Infanterie, qui lui ouvre des paſſages à travers les chariots, pour qu'elle ſe jette ſur les Janiſſaires, ſi le terrein le permet; mais pour cela il faut, que les Spahis ſoient ecartés.

Comme l'on peut tourner un tel retranchement turc, pour en chercher la partie foible; s'il prenoit envie aux Turcs, d'en ſortir pour nous prevenir,

en

en nous attaquant; ils ne pouvroient l'exécuter qu'en défilant, ce qui nous donneroit le tems de nous mettre en bataille, et les empêcher de déboucher à coups de canon ou autrement. Pour plus de sureté, il convient mieux de marcher en quarré long ici, comme ailleurs; l'on est prêt à tout évenement, et ne peut jamais être surpris.

Il est difficile de prescrire des regles de là façon, qu'on doit agir dans un païs coupé de fossés, bois, montagnes, etc. tout dépend de la situation. Le moindre obstacle ou chicane oblige de changer les dispositions. Le Général doit profiter de tout; il doit chercher de placer ses trouppes de façon, que aucunes ne restent inutiles, ainsi que son Artillerie; que sa Cavallerie surtout reste à portée de pouvoir se jetter sur l'Infanterie turque.

Je dirai encore, qu'avant une attaque ou autre action l'on donne aux Janissaires un bon repas, qu'ils nom-

ment

ment le repas de sang, et consiste en mouton cuit avec du ris, ou pilau. Quand ils ont fini de manger: ils se levent, s'embrassent, se demandent pardon, et se reconcilient. Puis ils vont de bonne grace se faire tuër, ce qui a assez de ressemblance au repas, que les Allemands appellent: Henkers-Mahlzeit, repas du bourceau, et donnent aux criminels, qu'on va faire mourir.

Les Turcs sont fort superstitieux. Ils portent sur eux des versets de l'Alcoran ou Talisman, à qui ils attribuent des singulieres vertus, comme plusieurs le font parmi nous. Ils font foi à une prophetie, qui depuis longtems court chez eux: que leur empire sera detruit par des hommes roux, par où ils designent les Russes. Ils ont dans les équipages des chameaux, chevaux, des bats, mulets et ânes, comme aussi des chariots sans aucun fer, tirés par deux boeufs ou autant de busles. Ils perdent contenance, quand ils sont battus,

tus, même ceux, qui sont à deüx cens lieuës de l'endroit, où s'est donnée la bataille.

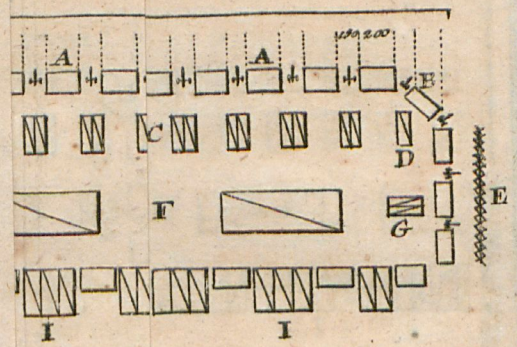
L'on sçait ce qui vient d'arriver a Choczim ; encore leur passeroit-on cela : mais l'année 1717, lorsqu'ils furent battus par le Prince *Engene* devant Belgrade, la garnison d'Orsova, qui est à 40. lieues de là, abandonna la place, dès qu'elle apprit leur defaite. Ceux, qui dans même tems faisoient le siege de Corfou, qui en est à plus de 150, en firent autant, et se rembarquerent avec une telle precipitation, qu'ils ne se donnerent pas le tems de retirer leur Artillerie, mais l'abandonnerent, ainsi que tout leur camp.

Sont-ils battus, ce n'est pas dans leur mauvaise conduite, qu'ils en cherchent la raison, mais dans des causes, que leur superstition leur fournit. Les Turcs ayant une si nombreuse Cavallerie, peuvent difficilement être surpris.

Ils

Ils sont assez alertes et posent beaucoup de gardes à l'entour de leur camp, lequel est de nuit eclairé par des torches. Il y a de plus à chaque tente un Valet, qui veille et crie de tems en tems: *alerte!* ce qui ressemble aux: Wer da! que crient les sentinelles des Prussiens à chaque quart d'heure.

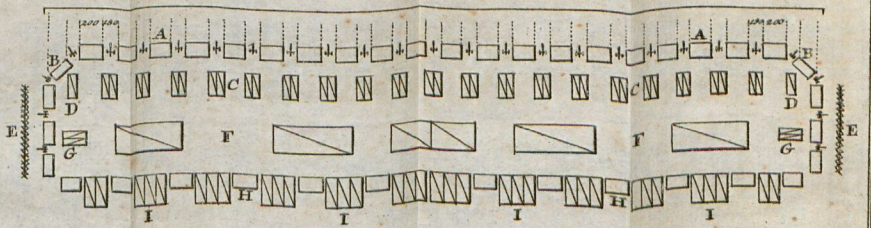
rdre de l'Auteur.



oi

re d'Infanterie faire passer la Cavallerie.
ons, ou Gréorme un angle obtus pour
forge aux aic la premiere Ligne.
nar deux Es.
e Cavalleri
ons dans l
consistant iere les Fuijards.
adrons der
a seconde
ntremelée

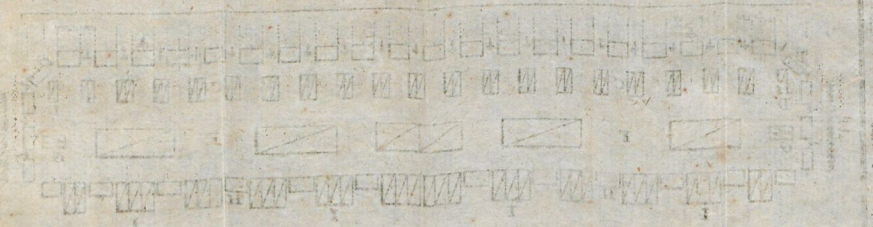
Ordre de Battaille selon l'Idée de l'Auteur.



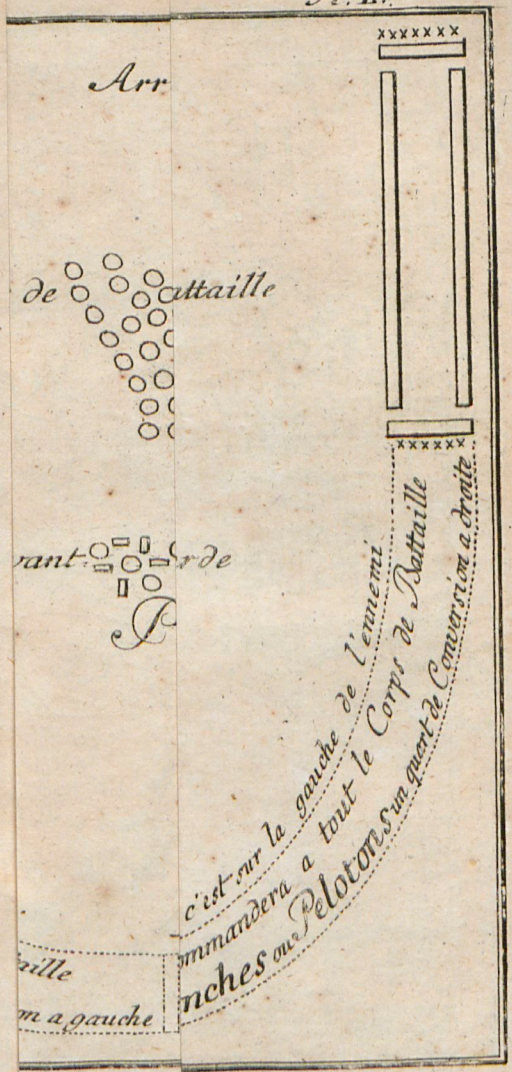
Renvoi

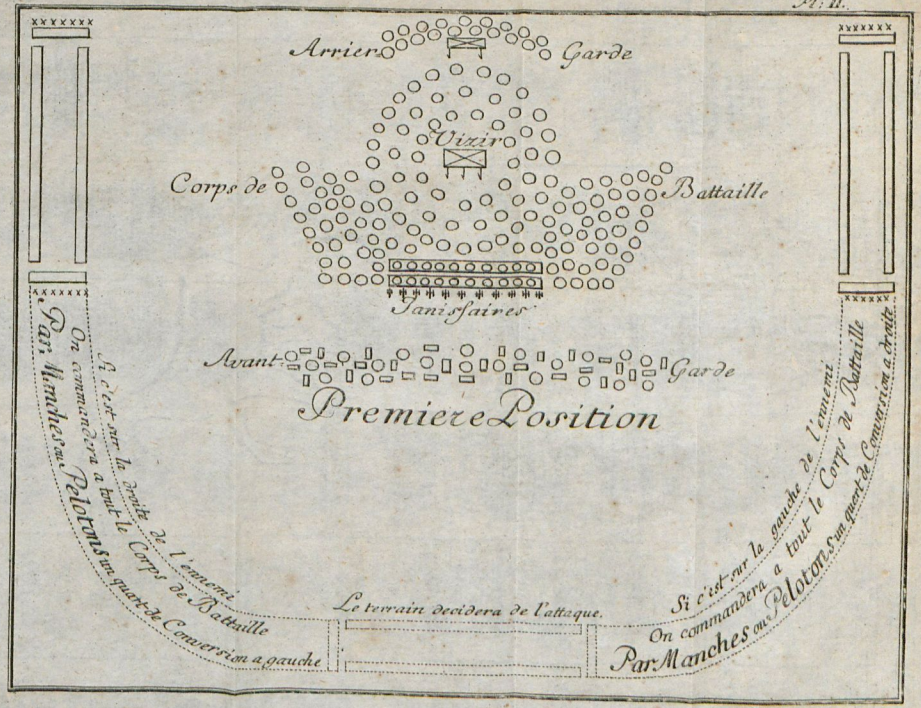
A. premiere Ligne d'Infanterie avec 150 pas d'Intervalle, tant pour l'Artillerie, que pour faire passer la Cavallerie.
B. deux Bataillons, ou Grenadiers ou Chasseurs, qui, combattant de pied ferme, forme un angle obtus pour donner plus de force aux ailes. Mais en avançant sur l'ennemi, ils s'allignent avec la premiere Ligne.
C. Cavallerie, qui par deux Escadrons, passera l'Intervalle, pour tomber sur l'ennemi.
D. Un Escadron de Cavallerie pour soutenier les Bataillons B.
E. Trois Bataillons dans les Flancs, renforcés par des Chevaux de Frises.
F. Entre-Ligne, consistant en Dragons et Hussards, pour etre lachés derriere les Fuisards.
G. Quelques Escadrons derriere les Flancs.
H. Infanterie en seconde Ligne.
I. Cavallerie entremelée avec Infanterie en seconde Ligne.

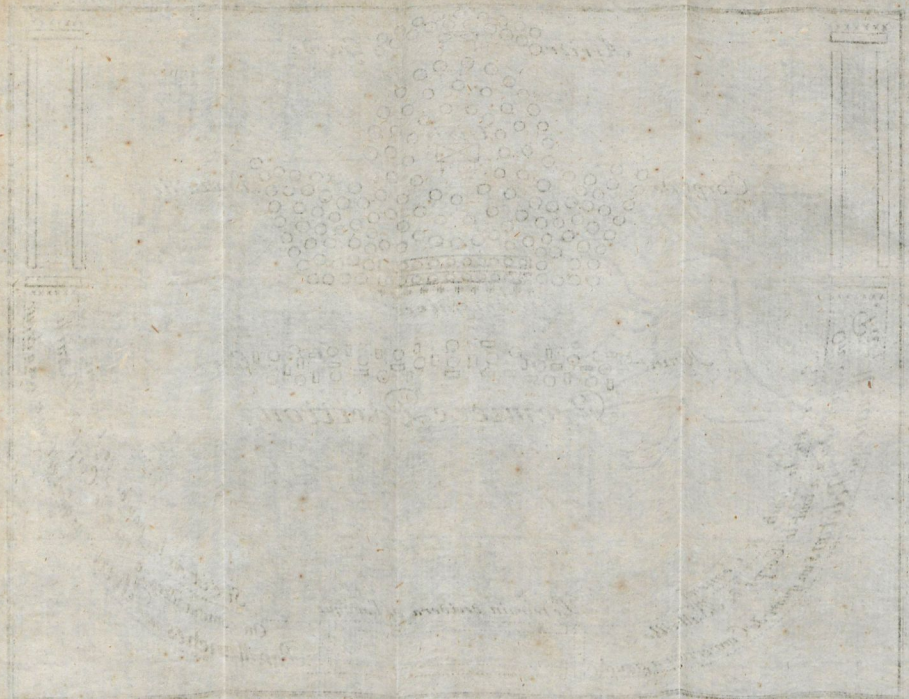
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-248231073-13



Pl: II.

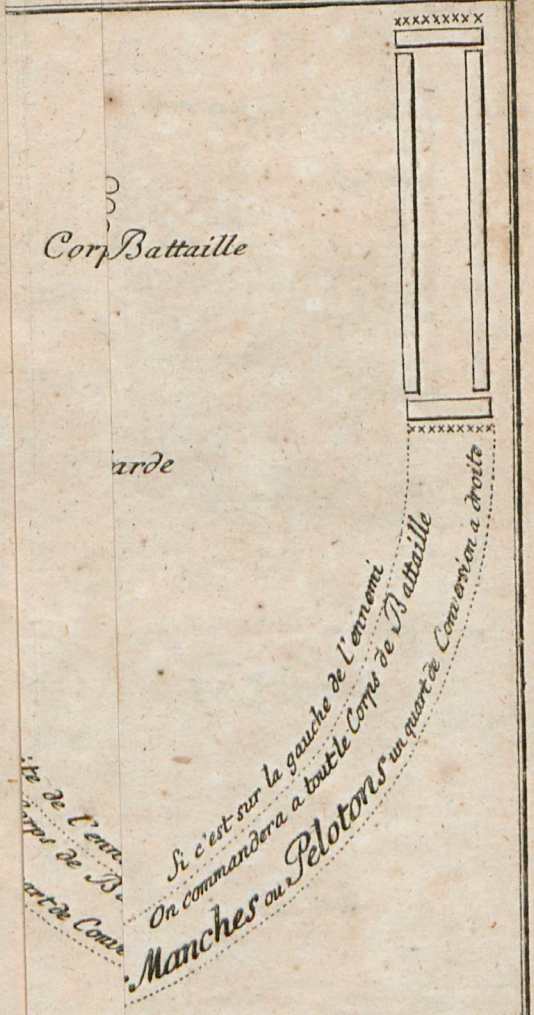

Arr
de
attaille
vant
rde
c'est sur la gauche de l'ennemi
ommandera a tout le Corps de Battaille
nches ou Pelotons un quart de Conversion a droite
aille
m a gauche

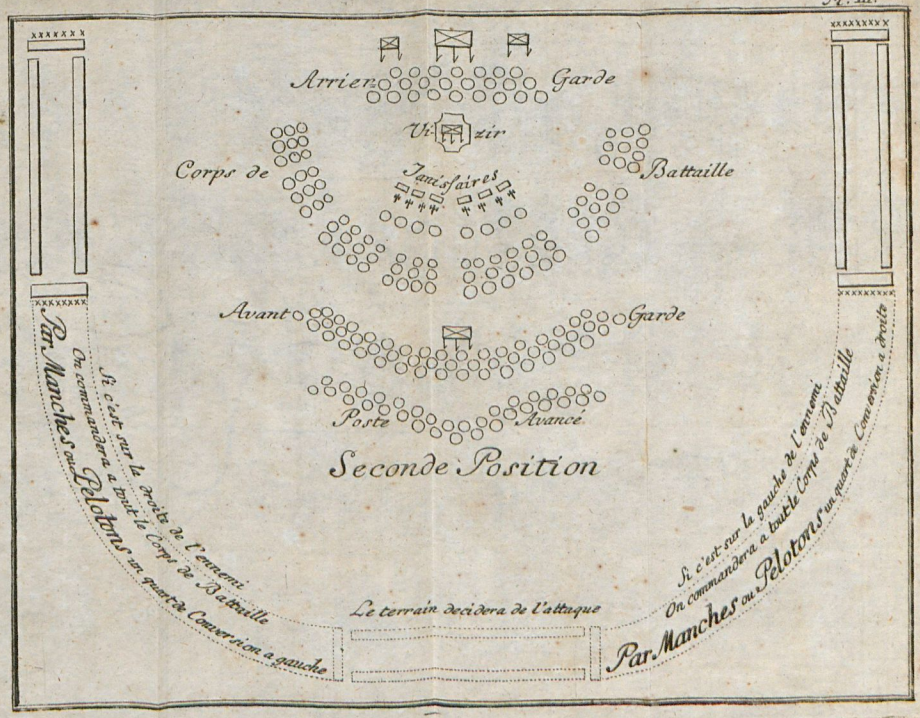

Arriere Garde
Vizir
Corps de Battaille
Sanissaires
Avant-Garde
Premiere Position
Si c'est sur le droite de l'ennemi
On commandera a tout le Corps de Battaille
Par Manches ou Pelotons un quart de Conversion a droite
Le terrain decidera de l'attaque.
Si c'est sur la gauche de l'ennemi
On commandera a tout le Corps de Battaille
Par Manches ou Pelotons un quart de Conversion a gauche

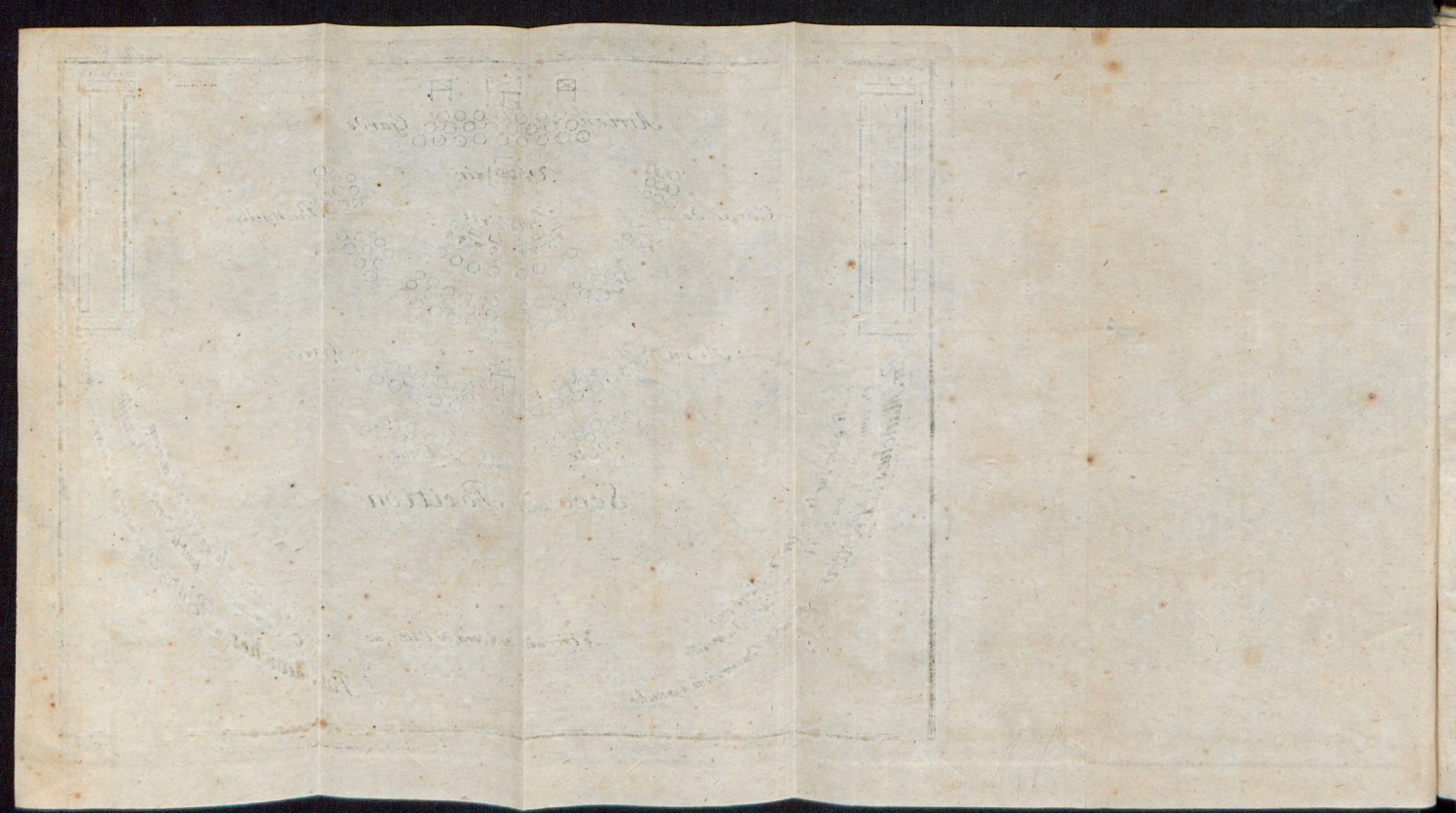


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-248231073-13

Pl: III.


Corp Battaille
arde
Si c'est sur la gauche de l'ennemi
On commandera a toutte Corps de Battaille
Manches ou Pelotons un quart de Conversion a droite


Arrier Garde
Vizir
Corps de
Janissaires
Battaille
Avant Garde
Poste Avancé
Seconde Position
Si c'est sur la droite de l'ennemi
On commandera a toute le Corps de Battaille
Par Manches ou Pelotons un quart de Conversion a gauche
Le terrain decidera de l'attaque
Si c'est sur la gauche de l'ennemi
On commandera a toute le Corps de Battaille
Par Manches ou Pelotons un quart de Conversion a droite



49690

VD18

ULB Halle
3
008 345 341

REMARQUES
SUR LE
MILITAIRE
DES TURCS
ET
SUR LA FAÇON
DE
LES COMBATTRE
PAR
MR. DE W***
ENERAL-MAJOR DE CAV. AU S. DU ROY
T DE LA REP. DE POL. AIDE DE CAMP. GEN.
DE S. M. ET CHEVALIER DE L'ORDRE MILI-
TAIRE POUR LE MERITE DE PRUSSE.

A' LEIPSIC ET A' DRESDE,
ANS LA LIBRAIRIE DE MICHEL GROELL.
1770.

Farbkarte #13
B.I.G.
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-1192015415-248231073-13